This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

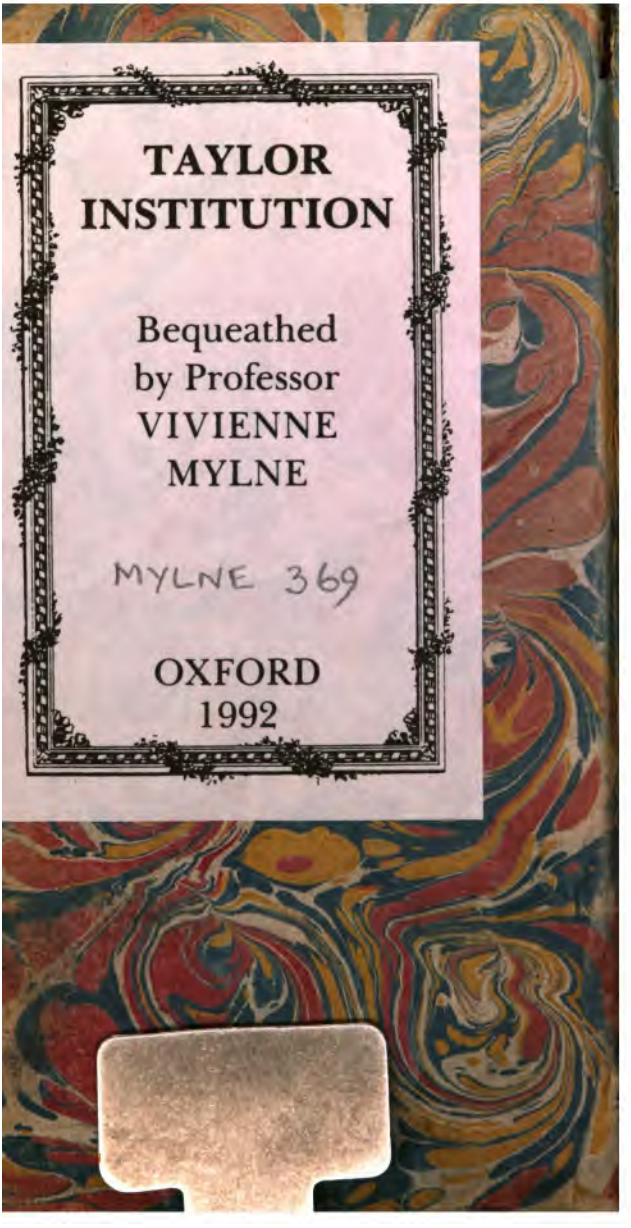
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 369

OXFORD
1992

CC/AD174

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

VOYAGE
EN
ESPAGNE,
PAR
M. le Marquis DE LANGLE.

TOME PREMIER.

1785.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS

DES ÉDITEURS.

CHERCHEZ-VOUS un voyage bien exact, bien ſavant, bien philoſophique & politique? Faut-il, pour vous ſatisfaire, avoir meſuré la façade de l'Eſcurial, en avoir dénombré les tableaux? Ne liſez pas ce voyage; le voyageur ne vous dira pas un mot de ce qui vous intéreſſe.

Ce n'eſt pas un voyage en Eſ-

pagne que vous liſez, c'eſt bien le ſien, comme ſon titre l'annonce; il eſt à lui, tout à lui; vous l'y trouverez plus que l'Eſpagne.

Mais ſi le voyage ſentimental de Sterne vous a plu, liſez ce voyageur-ci, il vous fera grand plaiſir.

Vous y trouverez de la gaieté, de la vivacité & de l'ame. L'auteur s'eſt peint, c'eſt lui. Il a une phyſionomie qui lui eſt propre, & c'eſt un rare mérite aujourd'hui de ne pas être un perroquet de morale & de ſentiment.

La premiere édition de ce charmant ouvrage a été ſi mal exécutée, que nous croyons faire plaiſir au public, en lui en offrant une nouvelle.

On trouvera dans notre édition, ſeule avouée de M. le Marquis DE LANGLE, *un ſecond volume tout neuf, & les articles du premier abſolument refondus.*

On reprochera pluſieurs incorrections à l'auteur ; mais queſt-ce qu'on ne pardonne pas à un jeune homme, & ſur-tout à un homme

du grand monde, qui paroît causer avec ſes amis, & qui ſemble n'écrire que pour ſa ſociété ?

MON

MON VOYAGE EN ESPAGNE.

Entrée en Espagne par Salientes.

Un tas de pierres ſert de limites.

A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derriere ſoi, on a des rochers, des cavernes, des ſapins & des échos.

Pendant quinze mortelles heures, on ne voit perſonne, on n'entend rien ; on croit être ſeul au monde.

On arrive à *Salientes : Salientes* n'eſt rien. On traverſe le lendemain la plaine de *Bieſcas :* on dort fort mal à *Loupouiou :* on dîne par cœur à *Cuſabos :* on paſſe ſur le pont de *Fanlo*, conſtruit par le Diable, & le troiſieme jour enfin, ſi l'on a de bons yeux, on découvre de très-loin les tours de Saragoſſe.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages, à la multitude de valets, à la quantité de mendians qu'on voit ici, il ſemble que la moitié de la ville a tout, & que l'autre moitié n'a rien.

Saragoſſe, dit-on, eſt une ville commerçante ; il n'y paroît pas. Tous les bras ſont croiſés, les magaſins ſont vuides ; il n'y a pas un ſeul canot ſur l'Ebre.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable, en vain les Eſpagnols pouvoient voir, pouvoient

entendre les travailleurs, qui ſous leurs yeux, applaniſſoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes ; ils n'ont rien vu, rien entendu, rien écouté.

On voit ici quelques belles maiſons, mais la plupart ſont ſi petites, ſi mal bâties, qu'elles ſemblent faites, plutôt pour enfermer des bêtes, que pour loger des hommes.

Depuis que la foudre a conſumé la ſalle des ſpectacles, il n'y a plus de comédie. On a tenté pluſieurs fois de conſtruire un nouveau théatre, auſſi-tôt le ciel s'eſt couvert, Notre-Dame de Pilas

a jeté des cris, les corps ſaints ſont ſortis de leur tombe; alors à coups de pierres, le peuple conſterné, les prêtres, les moines & les dévots furieux, ont diſperſé les maçons.

La cathédrale eſt un édifice très-vaſte, très-ſomptueux & très-bizare.

Le palais de l'inquiſition eſt au milieu de la ville; ſes murs jaunes-bruns, épais, & flanqués de tours, paroiſſent avoir cent pieds: c'eſt là qu'on enferme les devins, les loup-garoux & les ſorciers.

L'archevêque de Saragoſſe eſt le chef ſuprême de cet antre: quarante à cinquante Jacobins en

ſont les géoliers ; des ponts-levis, des freres lays & des dogues empêchent d'en approcher.

La ville ſe ferme à l'entrée de la nuit ; pour douze ſols on ouvre les portes.

A juger du premier apperçu des gentilshommes Arragonois, ils ſont ſerviables, queſtionneurs, friands d'ail, friands de piment, verſés dans le blaſon, glorieux d'avoir des armoiries & preſſés de les montrer.

Le piment eſt un fruit long comme le doigt, & qui a le goût de poivre : pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour la bouche brûlante & l'haleine en feu.

Hors la rue de *Coſſo*, toutes les rues ſont ſi obſcures, ſi étroites, ſi fangeuſes, qu'à midi on n'y voit goutte, & qu'on ne ſait où poſer le pied.

Il y a deux fabriques ici, une d'eau-de-vie, une de chapeaux. Ces chapeaux ſont excellens; j'en achetai un il y a ſix mois, je le porte ſouvent, je n'en ai pas ſoin, il eſt encore tout neuf.

Le catalogue des livres permis eſt ſi mince, les peines ſont ſi graves, ces meſſieurs de l'inquiſition ſont ſi alertes, qu'on ne trouve chez les libraires, que des almanachs, des heures, l'hiſtoire du cardinal *Albornos* & la vie origi-

nale de quelques ſaints du canton.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à Notre-Dame de Pilar : ſa chapelle lambriſſée de bras, de jambes, de béquilles & de cierges, ne déſemplit jamais d'aveugles, de ſourds, de muets, d'imbécilles, qui baiſent la terre, font des ſignes de croix, prient, pleurent, eſperent & attendent.

Tous les ans, au mois d'Octobre, les Eſpagnols viennent faire leur cour à cette Madone. Les meſſes, les bénédictions, les proceſſions ne finiſſent pas. Ces proceſſions ſont très-bizarres ; on y voit des femmes en habit de

maſque, des hommes à cheval, des enfans nus, & c'eſt Dieu qui ferme la marche.

Cette vierge poſſéde un mobilier immenſe. Ses hardes, ſon écrain, ſes bijoux, ſont évalués à pluſieurs millions.

On feroit très-bien de rétablir les ponts; ils menacent ruine; on tremble en paſſant deſſus; les cloux ſe défont, les planches s'ébranlent; à chaque pas il ſemble qu'on va tomber.

Tout près de la ville, ſoixante Bernardins ou Prémontrés vendent en détail du vin muſcat. Jardins, cellules, tout le couvent eſt rempli de tables, tout eſt garni de

buveurs, de qui le bruit, les chanſons & les cris changent ce ſaint lieu en corps de garde.

On meurt d'amour à Saragoſſe. Dimanche un conſeiller demanda une jeune perſonne en mariage ; ſur le refus des parens, ce malheureux revint chez lui, tomba malade & mourut le ſoir.

Les Dames paſſent pour être galantes ; ſi elles le ſont effectivement, je n'en ſais rien ; mais le moyen de leur plaire & de s'en faire aimer, eſt ici, je crois, ainſi que par-tout, un art, un talent, comme de monter à cheval ou de jouer de la flûte.

Route de Saragosse à Madrid.

Il y a ſoixante lieues de Saragoſſe à Madrid ; j'y vais en caléche : ces voitures ſont très-bien ſuſpendues. Quand j'arrive le ſoir, je ne ſuis pas plus las que ſi j'étois reſté tout le jour aſſis ſur une chaiſe.

On paſſe par *Daroca*, *Lœches*, *Fraga*, *Mejorada*, *Calatayud*, *Albarazin & Guadalaxara.*

Des oiſeaux de toute eſpece tiennent compagnie pendant la route.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni épis ; en revanche on foule aux pieds le thim, la marjolaine, la meliſſe, le

ſerpolet, & autres herbes odorantes, qui ſemblent regretter d'embaumer ces deſerts.

Les bourgs, les villages ſont très-rares, & par-tout des mains oiſives, des viſages maigres, plombés, couleur de paille, par-tout de mauvaiſes cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, chevaux, moutons & mulets ſont entaſſés pêle-mêle.

On rencontre à chaque pas une foule de pauvres, qui ſuivent, précédent les voitures, & qui demandent l'aumône à grands cris. Je penſai avant hier écraſer un enfant. Ces pauvres ſont hideux; ils n'ont rien, preſque rien de la figure hu-

maine ; s'ils ne parloient pas, s'il ne mendioient pas, on les prendroit pour des bêtes.

Publius, Cornelius & le chaſte Scipion paſſerent à Calatayud, en revenant de maſſacrer les braves habitans de Numance. Dans cette ville fort ancienne, mal peuplée, & ceinte de murs vieux, épais & noirs, il ſe fait un grand commerce de laines. En entrant, on voit ſur la porte une tête de Scipion, aſſez bien conſervée ; le nez ſeul eſt tombé.

Fragà n'eſt rien. L'année prochaine, au mois de Mai, il y aura ſix cents ans que les Eſpagnols y furent battus par les Maures. Une

femme, (j'ai oublié ſon nom) fut cauſe de la victoire.

Des girandoles d'une grandeur énorme, coupent, allongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, de l'embonpoint & l'air content.

C'eſt le duc de Riperda qui établit cette fabrique. Les draps ont moins de corps que les draps de Hollande, mais le teint en eſt bon.

On ſe leve fort tard à *Lœches*. Huit heures ſonnoient quand j'en partis ; aucune boutique ouverte, aucun bruit qui annon-

çât, qu'on alloit ſe mettre à l'ouvrage.

Lœches autrefois étoit conſidérable ; elle étoit colonie romaine dans le tems qu'Amilcar, amenant du ſecours à ſon frere, la prit, la pilla & la brûla.

L'hôteſſe de l'auberge a des jambes prodigieuſes : je parie quand on voudra & tout ce qu'on voudra, mettre ſes bas par-deſſus mes bottes.

Les campagnes de Lœches ſont charmantes, le verd des arbres & celui des plaines eſt plus riant, mieux verd qu'ailleurs. L'herbe des prés eſt malheureuſement fort

courte, & les beſtiaux ſont sûrement mauvaiſe chere.

A droite en entrant aux cordeliers, on voit un tableau où ſainte Théreſe eſt évanouie dans les tranſports de la jouiſſance céleſte.

La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle ſainte flottent en déſordre, & ſes yeux à fleur de tête, étincellans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, ſemblent chercher dans le ciel ſon Dieu, ſon Epoux, ſon Amant.

Loüis de *la Cerda* eſt né à *Lœches*; il étoit poëte & jéſuite: ſes vers ſont au-deſſous du médiocre: il y a d'excellentes choſes dans ſes *Réflexions ſur la poéſie*. La

regle qu'il donne pour diſtinguer les vers de la proſe eſt ingénieuſe, mais fauſſe. Louis de *la Cerda* eſt encore l'auteur de l'*Origine du monde*. Ce livre eſt plein d'idées bizares, mais ſublimes.

A Mejorada on épluche mal le ſafran. Céſar a campé devant mes fenêtres.

Jolies épluchеuſes du ſafran de Mejorada, ne me boudez point; ce que je vous dis, c'eſt pour votre bien : en épluchant votre ſafran, ſeparez mieux les feuilles des fleches, ne mêlez pas le piſtil avec la fleur, vous aurez plus de peine, mais votre ſafran en vaudra mieux, vous en aurez davan-

tage & vous le vendrez plus cher (1).

Les Romains, les Goths & les Maures s'amuſerent tour-à-tour à prendre, à brûler *Darvca.* Dans les maſures qui reſtent, on ne trouve pas un verre deau.

L'évêque de *Siguenza* a deux cents mille livres de rente. Un régiment de dragons pourroit loger dans ſon palais.

La plus belle des femmes, la

---

(1) Le ſafran du Gatinois & d'Angleterre paſſe pour le meilleur du monde, je préférerai pourtant le ſafran de *Mejorada*, quand il ſera mieux épluché.

belle *Léonore de Guſman*, qu'Alphonſe le Vengeur aima juſqu'à l'idolâtrie, eſt enterrée dans la cathédrale de Siguenza. Cette belle femme eſt à genoux ſur ſon tombeau ; on ne ſe laſſe pas de la regarder ; elle mourut en couche ; elle tient ſon fils dans ſes bras.

Hier à quatre heures, les étudians d'Alcala lancerent un ballon, c'eſt Don Bernard qui le lança. Si quelque jour on peut aller, en char volant, voir comment, ou avec quoi ſe forment la grêle, les vents, la foudre & les tempêtes, Don Bernard ſera le premier qui arrivera ſur les lieux & qui nous rapportera de

là - haut un échantillon du tonnerre.

La ville d'Alcala, exempte d'impôts, eſt très - peuplée. Une petite chambre coûte ſix piaſtres par mois. La piaſtre vaut cent ſols.

Avarez de Gomez, ſi connu par ſon poëme ridicule ſur *le ſel*; étoit d'Alcala; à gauche ſur la place, & tout près de la fontaine on voit ſa maiſon natale, où ſon petit-fils vend du fromage.

Environs, Entrée de Madrid.

Madrid eſt bâtie ſur du ſable. A moins qu'il ne pleuve, on eſt, en arrivant ici, étouffé de pouſſiere : on ne peut pas diſtinguer ſes chevaux.

Des perroquets & des ſinges à preſque toutes les fenêtres ; une rue très-longue, très-ſpacieuſe ; le bruit des cloches, une infinité de tours, de fleches ; des maiſons à ſix, ſept, huit étages ; une porte ſuperbe (la porte d'Alcala) ; de très-beaux balcons, &c. rendent l'entrée de Madrid vraiment impoſante.

tems encore : *Philippe II s'eſt nourri de ſang ; ce méchant homme a rempli la Calabre, le Piémont, les Pays-Bas, la Hollande, la France & l'Eſpagne de malheurs, de gibets, d'eſpions ; il a fait mourir ſa femme, ſon fils,* ESCOVEDO, PERES, HORN, EGMONT ; *il a régné quarante-quatre ans, il eſt mort en* 1598.

On voit dans une chapelle une Vierge ſi fraîche & ſi jolie, qu'elle paroît être la fille de ſon fils.

Le concierge a un enfant d'une forme extraordinaire, d'une figure bizarre ; il eſt plus gros que moi, il paroît plus vieux, il a huit ans.

La

La Grange.

Tant mieux si la Grange, (autrement appellée St. Idelphonse) appartenoit encore à des bergers, Philippe IV, surnommé le devot (1), n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, employés en

(1) Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dît cent mille messes pour le repos de son ame, voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son pere, pour sa mere, & qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

grande partie à bâtir la Grange ; à l'orner de berceaux, de boſquets, de nymphes & autres étalages, auxquels ce prince vain, injuſte & ſans ordre, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Le parc de la Grange a coûté ſeul dix millions. Il occupe deux cents arpens : tous les environs ſont déſerts, preſque incultes : les bêtes fauves viennent manger le peu de blé qu'on y ſeme.

On peut acheter à Saint-Idelphonſe d'excellens couteaux & d'excellens raſoirs : on y fabrique de ſuperbes glaces.

Cette manufacture a été établie

par un Irlandois, inventeur d'une machine qui polit quarante-huit glaces à la fois. Cet Irlandois, pendant deux ans, eſt demeuré en priſon : traitement facile à concevoir dans un pays où l'on croit aux ſorciers, où Comus eût été brûlé & où Jonas pouriroit au cachot.

ARANJUEZ.

UNE position charmante, un site admirable, de très-bons abricots, font tout le mérite d'*Aranjuez* : on y trouve une statue de Vénus. Cette statue trompe. L'attitude, l'air de vie, les chairs & la beauté font illusion ; il semble que ce morceau de marbre sente, palpite, voie & respire, & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le *Tage* & la *Xarama* battent les murs d'*Aranjuez*. Quand il fait chaud, quand le roi n'y est pas, les jeunes filles d'alentour se baignent dans le *Tage* ; on les

voit, on leur parle, on peut les toucher, les embraſſer des fenêtres: corſets, mouchoirs, jupons, tout eſt ôté, défait, laiſſé ſur le bord de l'eau.

La Sarsuela.

On pourroit faire de la *Sarſuela* un palais enchanté, mais le parc, les jardins, les bâtimens, tout eſt négligé, tout s'écroule. Perſonne n'oſe habiter la *Sarſuela*, parce que tous les jours, auſſi-tôt que minuit ſonne, une foule d'eſprits s'y raſſemblent pour cauſer, manger, boire, rire & danſer.

Les Eſpagnols craignent beaucoup les *Eſprits*; il n'eſt point d'habitant à *Madrid* qui n'ait vu dans ſa vie quatre à cinq revenans & qui tous les ſoirs, en ſe cou-

chant ne donne la chaſſe aux ſpectres à grands coups de ſigne de croix.

Le Palais neuf, la Floride, la Guadarama.

Le *Palais neuf* eſt achevé. Ce bâtiment, ſitué à pic ſur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de moines que du palais d'un ſouverain. Les peintures voluptueuſes du Correge, de l'Albane, de Boucher, égaient un peu l'intérieur de ce palais ; il eſt triſte néanmoins, parce que l'édifice eſt maſſif & reſſerré. Les jardins ſont conſtruits en amphithéatre, ils ont pour cadre le *Manzaranes* & les Monts Pelés, qui s'élevent par mamelons ſur la terre blanche

& pierreuſe des environs de Madrid.

La *Floride* eſt remarquable par ſes jets-d'eau, qui formés par les ſources & les neiges qui deſcendent des montagnes, ſont plus hauts & plus beaux que ceux qu'on admire en France.

L'air qu'on reſpire à la Floride eſt froid & ſubtil : les fruits ne mûriſſent pas, la roſe eſt ſans odeur, les arbres reſtent petits & l'œillet s'épanouit & ſe colore à peine, vers la fin du mois d'Août.

Des corbeaux, des hiboux, des hirondelles & un concierge habitent la *Guadarama*.

Les environs de ce palais ſont incultes : la terre pourtant excellente & toute neuve n'attend, pour produire, que le ſoc & des bras.

Le Pardo.

Le roi chaſſe beaucoup, mais couche rarement au *Pardo*. On a changé en chapelle, le Boudoir, où Ferdinand, Philippe & Charles oublioient, entre les bras de leurs maîtreſſes, que Turenne gagnoit la bataille des Dunes, que la Meilleraye prenoit Arras, que les Hollandois s'emparoient du Bréſil, que la maiſon de Bragance montoit ſur le trône, que Macao, Goa, Moſambique, les Iſles Açores chaſſoient leurs gouverneurs, leurs audiences; que les Catalans rava-

geoient la Caſtille, s'approchoient des portes de Madrid, & que les François enfin, alloient ſurprendre au lit, les dames, les demoiſelles, les religieuſes & toutes les jolies femmes de *Saragoſſe*, de *Pampelune* & des environs.

C'eſt dans les boſquets du Pardo, que Philippe IV trouva la belle ducheſſe d'Albuquerque, ſa maîtreſſe, dans les bras du duc *Medina de la Torrès* : on montre le berceau, où, ſans un page, il les eût poignardés tous deux.

L'ESCURIAL.

POUR épargner le tranſport des pierres, Philippe II fit bâtir l'*Eſcurial* au milieu de quatre montagnes, qui cachent ce palais, amoncellent à l'entour & arrêtent au-deſſus des toîts, des nuages, des brouillards, de la neige, que le ſoleil s'efforce en vain de diſſiper & de fondre.

Ce lieu ſi fameux, ſi nébuleux & ſi triſte a coûté ſoixante millions.

Le parc & les jardins ſont immenſes.

Le *Panthéon* eſt une chapelle

ſouterraine, où l'on enterre les Rois, les Reines & les Infants d'Eſpagne : j'y ſuis deſcendu. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours & noircit tout ; j'ai vu les tombeaux, les bas-reliefs, j'ai lu les inſcriptions, les épitaphes. Qu'on efface les noms, les ſurnoms, les titres, les dates, & que ma main ſe deſſéche, & que mes doigts reſtent immobiles, s'il reſte un ſeul mot de vrai.

Aucun mort d'un rang ordinaire n'eſt dépoſé dans ce caveau, ſépulture des rois ſeuls, car Pizarre & Cortez ſont tous les deux enterrés dans un trou, & Vendôme lui-même qui remit Philippe IV ſur le

trône, Vendôme qui gagna la bataille de Villaviciosa, Vendôme le restaurateur de la monarchie d'Espagne & le vengeur de ses rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux !

Le village dont l'*Escurial* a pris le nom, s'appelle *el Escorial*, mot dérivé de *escoria*, qui signifie scories de métal, parce qu'il y avoit autrefois en ce lieu des mines de fer qu'on exploitoit.

Le couvent est habité par deux cents Hiéronimites. (1) Ces

(1) Cet ordre, inconnu en France, se fit chasser d'Italie, pour avoir attenté aux jours du cardinal Boromée.

moines qui jouiſſent en Eſpagne d'un crédit ſans bornes, vivent à-peu-près comme vivent les Chartreux ; ils ſont habillés de même, & comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent gueres & parlent peu.

L'égliſe dédiée à S. Laurent eſt vaſte & belle. On y voit des tableaux admirables, peints par Juan Hernandès Ximénès Navarette, ſurnommé *el mudo* (le muet.)

Le plafond du chœur, qui repréſenté les cieux ouverts, eſt peint à freſque par *Luc Cambiaſi*. Ce peintre s'eſt placé lui-même dans le ciel, à la droite du Pere Éternel.

Philippe II mourut devant le maître-autel : on montre la place où il expira ; une baluſtrade l'entoure, il eſt défendu d'approcher. Les moines & le peuple ſont perſuadés, que l'ombre de ce méchant homme vient toutes les nuits roder, gémir, hurler dans les cloîtres du couvent.

Au-deſſous de la place qu'occupe le roi dans le chœur, eſt un Saint Jérôme, qui a les yeux fixés ſur une pendule. Ce tableau original du Titien eſt excellent à la pendule près. Saint Jérôme n'avoit ni pendule, ni montre : de ſon tems on avoit ſeulement, pour meſurer les heu-

res : le jour, la nuit, l'appétit, le ſommeil, de l'eau & du ſable.

Dans le réfectoire des freres, un Chriſt m'a frappé. Ce Chriſt eſt en ſang. Marie pleure à ſes pieds. Elle pleure! & de quoi? puiſqu'elle ſait que ſon fils, mort ſeulement pour la forme, reſſuſcitera quand il voudra.

L'eau de l'Eſcurial paſſe pour être excellente; elle eſt ſans goût, ſans odeur; elle eſt douce & limpide; elle s'échauffe, ſe refroidit très-vîte : les viandes, les légumes qu'on y fait cuire s'amolliſſent plutôt; le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux; le creſſon,

le *becca-bunga* & le ſouci d'eau abondent où elle coule.

La Casa de Campo.

On admire la ſtatue équeſtre de Philippe IV. Le cheval eſt ſurtout d'une vérité ſi frappante, qu'on pourroit lui dire, s'il pouvoit l'entendre, *marches puiſque tu vis. Charles Moraïès* dit à-peu-près la même choſe en voyant à Rome la ſtatue de Marc-Aurele.

A la *Caſa de Campo* on conſerve un arbre ſuperbe. Jamais je n'ai vu d'arbre auſſi beau, auſſi touffu : on y monte par un eſcalier ; on y a conſtruit des bancs, arrangé des chaiſes où les jeunes gens & les jeunes filles des envi-

rons, viennent tous les Dimanches s'aſſeoir, cauſer, s'embraſſer & ſe faire des promeſſes, des ſermens, dont l'amour ſourit, & qu'emporte le vent.

Que les beaux arbres deviennent rares ! Parce qu'ils doivent nous ſurvivre, nous ſommes jaloux, nous les coupons & les volons à la poſtérité.

Climat de Madrid.

Quoique Madrid ſoit, pour ainſi dire, ſur les frontieres d'Eſpagne, en comparaiſon des royaumes de Valence, de Grenade, on jouit toujours ici du plus beau ciel du monde. Dans tous les mois de l'année on peut manger des fraiſes, s'aſſeoir à l'ombre & cueillir des roſes.

Quelquefois, pourtant, il regne des biſes piquantes qui refroidiſſent l'air, dépouillent les arbres, caſſent les branches, diſperſent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces biſes, en revanche,

déchirent, effacent les nuages, reculent l'horizon, éclairent le jour, & doublent & triplent l'éclat du ſoleil.

Rien ne ſurpaſſe la beauté des nuits de Madrid ! On ſent la bergamote, l'œillet, la fleur d'orange : toute l'atmoſphere eſt embaumée : ſur toutes les places, ſous tous les balcons, on chante, on pince la guitarre, on joue de la flûte. Non, non, au mois de Mai, au mois d'Août, ni pendant le printems, ni pendant l'automne, que le ſoleil ſe couche ou ſe leve, non les bords de la Seine, les bois du Waldeck, (1) le lac de

(1) Château à deux mille pas de Soleure.

Bienne,(1) ne rappelleront jamais tant d'images, de ſouvenirs, de jouiſſances, qu'en raſſemble, dans une ſeconde, une ſeule nuit de Madrid! Mais il faut avoir vingt ans : à trente, on auroit trop chaud, trop froid, envie de dormir : à trente ans, la fibre ſe raccornit, s'émouſſe déjà : déjà l'eſprit, le feu de la vie s'éteint, s'évapore : on n'a plus cette ſenſibilité brûlante, cette ſenſibilité univerſelle ; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette pouſſiere, cette poudre, cette fine fleur

(1) Perſonne, peut-être ne connoît & n'a entendu parler du lac de Bienne : moi, je le connois bien.

qui

qui embrâſe, allume, fait bouillonner mon ſang : à trente ans déjà, le feu, l'éclat, les reflets de la lune, des étoiles, n'ont plus le même charme ; le monde eſt décoloré ; adieu beaux jours, adieu belles nuits ! l'hiver de la vie commence, il faut aller ſe coucher.

COMBATS DE TAUREAUX.

JE vivrois mille ans, j'y penſerois tous les jours, & jamais je ne pourrois concevoir ce qu'on trouve d'attachant & de ſuperbe à ces affreux combats : tout y révolte: les tauroyeurs font horreur, & les taureaux font pitié. Un homme eſt de pierre, ſi ſes yeux ne ſe rempliſſent pas d'eau en regardant douze ou quinze aſſaſſins tuer, de ſang froid, une malheureuſe bête à qui un baillon paſſé dans la gueule, une muſeliere attachée aux nazeaux ôte les

moyens de ſe défendre & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complette l'atrocité de cette lutte inégale, ce ſont les tranſports, les acclamations d'un peuple immenſe ; ce ſont les battemens de vingt mille mains, les trépignemens de vingt mille piés, dans l'inſtant où le taureau bleſſé à mort, ſuffoqué de rage, chancelle, tombe, mugit les derniers ſoupirs, s'étend, ſe débat, ſe ſouleve, retombe, ſe roidit, écume, perd ſon ſang ſur la pouſſiere où des *enfans-apprentifs-tauroyeurs* ſe diſputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes qui tremblent,

à la chûte d'une feuille, des femmes qui s'évanouiſſent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, aſſiſtent à ces combats, fixent les yeux ſur une bête qui ſouffre, qui ſaigne, palpite, expire à leurs piés; paroiſſent compter ſes plaies, ſes cris, ſes goutes de ſang & regretter quand elle meurt, qu'elle ne ſe débatte & qu'elle ne ſouffre plus.

Tous les taureaux qui ſervent à ces ſpectacles ſont amenés des montagnes & des bois d'Andalouſie.

Pour attirer cet animal hors des forêts, on y conduit des

geniſſes, & dans l'inſtant que ces taureaux preſſés d'amour & de deſir s'élancent ſur elles, des payſans aux aguets les ſaiſiſſent par les cornes ; les attachent & les emmenent.

Voilà ces combats dont on parle tant ; voilà ces combats, que pluſieurs Papes, que pluſieurs Rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inutilement : toujours le peuple s'eſt attroupé, a menacé, & ſouvent pour l'appaiſer il a fallu mettre à mort, cinquante, ſoixante taureaux.

Mon Oiseau.

J'ai ſur ma fenêtre un oiſeau charmant, l'eſpece eſt inconnue en France. Mon oiſeau eſt gros comme une alouette, il peſe moins, il peſe une once : ſon bec & ſa gorge ſont couleur d'amaranthe, ſon cou verd-pomme; ſes piés ſont très-noirs & ſes yeux couleur de feu. Une aigrette roſe, pourpre, bleu céladon, embellit ſa tête : il chante à ravir. Il n'eſt point d'oiſeau plus amoureux, plus tendre, plus paſſionné, plus matinal : qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, à trois heures du matin

déjà, il réveille, il approche, il provoque ſa femelle. Careſſes tendres, mouvemens doux, baiſers timides, petits *beccos* précédent toujours les dernieres privautés.

Mon oiſeau a un goût bizarre; il ſe nourrit communément de biſcuit, de jaunes-d'œuf, mais il quitte tout pour les papillons, les violettes, les oranges & les mouches: il niche ſur du coton. Jamais je n'ai vu d'oiſeau ſi propre; il ſe baigne ſoir & matin, & tous les jours il faut néttoyer, laver ſa cage. Il eſt très-conſtant en amour; il idolâtroit ſa femelle qui vient de mourir: depuis ſa mort mon oiſeau ne chante plus, ne

vieux, on les laiſſe pourrir en priſon.

Si l'atrocité du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en eſt quitte pour la corde ; on maſſole quelquefois, mais pour les grands attentats ſeulement, & ce ſupplice encore, qui épouvante l'imagination, dreſſe les cheveux, eſt le genre de mort le plus doux.

Le bourreau armé d'une maſſue & d'un couteau, frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le ſaigne, le foule aux piés, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie, qui dure trois ſecondes, pâ-

lit, glace tout le monde : des enfans jettent les hauts cris, des femmes s'évanouiſſent de peur, & depuis long-tems déjà le patient n'exiſte plus (1).

Au lieu d'inventer chaque jour des ſupplices nouveaux, au lieu d'aller chercher au-delà des monts des bourreaux plus cruels (2),

(1) Ce n'eſt point en Eſpagne, c'eſt à Avignon que j'ai vu maſſoler, & le malheureux qu'on maſſola fut conduit à l'échafaud, fut aſſommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité, & faiſons mieux. Auſſi-tôt qu'un ſcélérat ſera condamné à mort, donnons-lui quelque potion, pour l'endormir avant de le tuer.

(2) Pour exécuter Damiens on fit

déſormais, ſans exception, faiſons maſſoler pour tous les crimes.

Outre que la mort ſans la douleur punit aſſez, fait aſſez de mal: quand un brigand eſt jugé ce n'eſt plus un ſcélérat, c'eſt un malade: il eſt odieux de prolonger ſon agonie, il eſt odieux de l'expoſer à couvrir d'écume, de crachats, le crucifix qu'on lui montre & qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeuneſſe ni la beauté ne peuvent déſarmer les juges, les meres infanticides ſont pendues. On ne ſuit pas même le code de

---

venir à grands frais le bourreau de Perpignan.

Charles-Quint, qui laiſſe la vie à la mere, ſi l'enfant meurt dans ſon ſein. On vient de pendre tout à l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau.

Les regards de cette malheureuſe errans ſur la foule, ſembloient chercher, appeller, attendre le pere de l'enfant. Toi de qui le beſoin, l'ennui, l'occaſion plutôt que l'amour peut-être allumerent les deſirs, regarde attachée, vois expirer ſur ce poteau, celle que tu as couverte de careſſes, preſſée dans tes bras accablée de baiſers. Alors vingt fois, cent fois peut-être tu lui dis que

tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle : il falloit donc te charger du crime, mourir, te faire pendre, acquitter ta parole, c'étoit le moment.

On enterre vive, on fait périr à coups de pieux (1) une fille qui ſe fait avorter.

Pourquoi punir ce crime avec autant de rigueur. L'avortement ne détruit rien, il diſſout une maſſe de chair, qui n'a ni ſentiment ni vie, il extirpe un polype, un morceau de néant, il caſſe un œuf..... Non, non pourtant, dans cet œuf reſpiroit un enfant;

(1) Ce ſupplice eſt changé.

déjà la mere étoit mere, il faut la punir très-ſéverement.

Dans un climat auſſi brûlant que l'Eſpagne, dans un climat fait exprès pour l'amour, Charles-Quint vouloit qu'on punît de mort les femmes adulteres. Une pareille loi exiſte dans un pays où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des reſtes, dans un pays où ſouvent une jeune perſonne doit, par ordre de ſa famille épouſer un vieillard, doit embraſſer, rechauffer, ranimer, reſpirer l'haleine, attacher ſa bouche ſur la bouche d'un monſtre, d'un ſatyre, d'un *maricadavre* qui a de l'argent. So-

phie ! Sophie, ma chere Sophie !

Argent, argent ! tu produis, tu nourris tous les maux, tous les fléaux, tous les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un ſeul mot ; un mot ſuffiroit, & ce mot ſeroit ARGENT.

On déshabille les pourvoyeuſes, on les frotte de miel, on les fouette, on les marque, on les garnit de plumes & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le ſens commun, il n'eût jamais condamné les blaſphémateurs à avoir la langue coupée. Un blaſphémateur ne fait tort à perſonne ; il

outrage Dieu, qui a pour ſe venger, la mort à ſes ordres & la foudre à côté de lui.

Excepté la priſon des nobles, toutes les priſons de Madrid ſont des charniers. Nulle différence entre le priſonnier ſcélérat & le priſonnier malheureux ; en Eſpagne on confond tout & ſouvent le brigand incurable, le coquin qui commence, l'homme qui doit & le malheureux qui a tué une perdrix, dorment tous les quatre ſur la même paille.

Le carcan, la marque (1), le

(1) Quoiqu'en diſe l'auteur eſtimable de l'an 2440, il ne faut plus marquer,

fouet & *les préſides* puniſſent les fautes légeres.

Les *préſides* ſont des galeres: on y envoie tout le monde, les officiers même; pendant qu'ils rament ou qu'ils pêchent, leur ſervice compte: en revenant des *préſides* ils reprennent leur rang. Tout dépend des conventions. Mais à la honte d'aller aux *préſides*, d'y porter l'habit, le bonnet, tout l'acoutrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir &

perſonne, ni ſur l'épaule, ni ſur le front ni à l'oreille, ni ailleurs. Il eſt injuſte, qu'un homme qui peut ſe corriger & ſe repentir, porte toute ſa vie la marque de ſon crime.

d'aller raſſaſier au fond de l'eau, les carpes de la mer Blanche & les ſoles du Pont-Euxin.

La juſtice eſpagnole, ſi indulgente pour certains délits, eſt inexorable pour les voleurs d'égliſe : à Madrid & dans toute l'Eſpagne il vaut mieux voler ſur les grands chemins, égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge une épingle, un bracelet ou un pompon.

En Eſpagne, où la génération future doit répondre de la génération préſente, ſouvent par égard, le roi commue la peine de mort en une priſon perpétuelle.

Heureuſes les contrées où le

crime d'un autre n'inculpe perſonne, où celui qui doit rougir, rougit tout ſeul, où le ſouverain ne fait point grace.

Quelle grace ! A ces malheureux à qui on laiſſe la vie, qu'on leur demande quel cas ils en font, qu'on leur demande quel plaiſir ils trouvent à reſpirer l'air qui paſſe par une lucarne, à jouir du jour qui leur montre les ſouris, les rats qui rongent leur paille & courent dans leur cachot : qu'on leur demande s'ils craignent la mort & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au concierge bienfaiſant qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de

l'aconit, ou du ſublimé corroſif.

Parce qu'un cadavre n'eſt bon à rien, on ne ceſſe de dire, on ne ceſſe d'écrire, qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler l'homme; le changer en bête; l'atteler à des tombereaux. Ah! ſoyons plus humains, ſoyons plus indulgens, par humanité vuidons tous les cachots, aboliſſons les galeres, faiſons mourir pour tous les crimes, faiſons mourir tout de ſuite, faiſons mourir ſans faire de mal.

Dans un ſiecle où l'on ne parle que de *bienfaiſance*, où l'on fonde des prix pour encourager la *bienfaiſance*, où tous les ſoupers, tous

les cercles, toutes les gazettes retentiſſent du mot *bienfaiſance*, pourquoi ne pas offrir des penſions, procurer du travail à tous les brigands qui voudroient quitter les bois pour venir demeurer en ville.

C'eſt la miſere, c'eſt le manque d'ouvrage qui peuple les forêts; c'eſt la miſere qui aiguiſe les poignards, les ſtilets, les couteaux; c'eſt la miſere.... & ſur mille malheureux qu'on étrangle par ſemaine, depuis Abo juſqu'au cap Finiſtere, les trois quarts ſe font pendre pour ne pas mourir de faim.

Hermites.

L'Espagne eſt inondée d'hermites. Ce ſont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, n'aſſujettis à aucune eſpece de regle, font le vœu ſolemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra.

On reconnoît ces vagabonds à une barbe longue, ſale, boue-de-Paris; à un uniforme de bure, à leur tête raſe, à un chapelet énorme & enfin à une Madone de cuivre, de bois ou de plâtre, qu'ils offrent à baiſer à tous les voyageurs & à tous les paſſans.

Ces hermites entourent les au-

berges : les plus timides, les plus jeunes reſtent dans la cour, attendent ſur l'eſcalier ; les autres entrent dans les chambres. Que ne force-t-on ces drôles à ſe raſer, à prendre perruque, à ſe vêtir comme tout le monde, à reſter chez eux, à y faire des bas, des bottes ou des paniers, pour éviter l'ennui.

Il y a encore d'autres hermites qui ne ſont point importuns, ils gardent la chambre & paſſent leur vie à prier, méditer, pleurer, faire des chapelets, peindre des images & ne veulent jamais ni parler, ni ſe laiſſer voir.

CAFÉ.

MADRID eſt le lieu de la terre, je crois, où l'on prend le meilleur café. Que cette boiſſon eſt délicieuſe, plus délicieuſe cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre; la bierre abrutit; le cidre endort; l'eau-de-vie brûle; l'opium fait mal, fait mourir, mais le café égaye, exalte, électriſe: à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.

SPECTACLES.

MADRID a deux ſalles de ſpectacle, dont les dégagemens ſont en ſi petit nombre & ſi étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour ſortir. Excepté quelques piéces de Calderon, de Moreto, de Lopez & quelques tragédies de Racine, traduites en Eſpagnol, on ne repréſente que des farces.

Le ſpectacle dure communément trois heures pendant leſquelles Lopez, Calderon & autres font faire aux comédiens le tour du monde: ſouvent même

le globe eſt trop petit : les acteurs & les actrices alors partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramenent des ſaintes, des diables, des apôtres & reviennent avec eux chanter, rire, pleurer, ſe battre & finir la piéce.

Dans St. Amaro, tragédie de Solis & qu'on joua dimanche, la ſcène ſe paſſe ſucceſſivement en Suiſſe, en Chine, à Geneve, au Pérou, en enfer, dans le Paradis enfin, où des anges emportent le roi.

Les entr'actes ſont égayés par des *Toradillas*, charges aſſez plaiſantes, & fort lubriques : ce ſont à tous momens des baiſers pris

& savourés avec une volupté singuliere. Les actrices en général sont très-jolies. Les acteurs sont noirs, petits, hideux ; ils font peur, sur-tout quand ils rient, ou quand ils pleurent. On est assis au parterre, on y cause comme dans la rue, on y vole les montres.

L'orchestre, n'est jamais d'accord. Le souffleur ne sait pas lire.

Les prêtres, les moines & les religieuses vont au spectacle ; & quelquefois on voit, dans la même loge, des cocardes, des capuchons, un voile, une gorge nue, une guimpe, un plumet, des chapeaux ronds, des chapeaux plats & des chapeaux de fleurs.

Aucun coſtume quelconque; les comédiens ſont ſur le théatre comme chez eux. Souvent Tancréde eſt en veſte, Oroſmane en redingotte, Zaïre en bonnet de nuit, Bajazet en habit noir & Titus en perruque.

Il y a très-peu d'actrices; des hommes rempliſſent les rôles de femmes & ſouvent une heure ſe paſſe avant que la toile ſe leve, parce que la duegne, la reine, la ſoubrette, ou l'amoureuſe n'a pas encore la barbe faite.

Les tragédies eſpagnoles ſont atroces: les dénouemens ſont d'une horreur dégoûtante: acteurs, actrices, tout le monde meurt & meurt ſur la ſcène.

Le parterre & les loges ſont inexorables; on ſiffle à tout rompre. La garde crie, menace en vain : quelquefois même laſſe de crier elle ſiffle comme les autres.

Ni la jeuneſſe, ni la beauté, ne peuvent déſarmer la cabale. J'ai entendu ſiffler une actrice charmante qui ſe trouva mal, & les huées continuerent. Hier depuis le commencement juſqu'à la fin, tous les acteurs furent ſifflés hors un ſeul, fort mauvais pourtant, mais fort vieux, que sûrement on ne ſiffla point, par attention pour ſon âge.

Les comédiens peuvent jurer, témoigner en juſtice; ils peuvent

auſſi aller au ſermon, entendre la meſſe, faire leurs pâques ſi cela leur plaît. Rien ne les diſtingue pendant leur vie, rien ne les flétrit quand ils ſont morts. Très-libre à Dieu aſſurément d'exercer ſur leur ame ſes jugemens & ſes ſentences; mais en attendant, les Eſpagnols n'ont pas comme nous, la ſtupidité cruelle de refuſer à des cendres qui ne ſentent rien, qui ne voient rien, des meſſes, un trou, une pierre & quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglois, vous faites mieux. Quand nous traînions à la voirie les reſtes inanimés de la belle le Couvreur, vous portiez à

Weſtminſter & enterriez mademoiſelle Ofield, entre Charles II & Malborough.

Mon Voyage a la Taverna de la Reina.

L'essieu a cassé, j'ai été renversé, quatre pouces de plus, je tombois dans un précipice, où je pourrirois déjà.

J'ai fait la route avec *Dona Clara*, la plus jolie personne de Madrid.

Pendant douze heures, j'ai eu sous les yeux, sous la main, le plus beau sein de toute la Castille, de toute l'Espagne peut-être.

Hier en soupant, le pere de *Dona Clara* me recommanda sa fille. A moi, à moi, me recom-

mander une jeune perſonne ! mettre la beauté ſous ma garde ! Eh bien on ne riſque rien. La confiance d'un pere me déſarme, je deviens inſenſible, aveugle, muet : la beauté ne me tente plus, ou du moins, ſi elle me tente, je ne le dis pas.

Cenſeurs ſéveres, dragons de vertu ; feriez-vous mieux à ma place ?

La Douane, l'Hotel des Postes, le Couvent de l'Escalessas.

La Douane eſt un des bâtimens les plus beaux de Madrid; elle eſt bâtie depuis quinze ans : ce bâtiment conſtruit en pierres de taille, a dix-huit croiſées de face, douze portes & quatre étages.

On n'affranchit jamais les lettres. L'hôtel de la Poſte eſt immenſe, il eſt bien bâti & bien diſtribué : il étoit, dit-on, ſur le point d'être achevé, quand on s'apperçut ſeulement qu'on avoit oublié l'eſcalier ; il fallut tout

abattre & tout recommencer.

Le couvent de l'Eſcaleſſas eſt une abbaye de filles : ce monaſtere, qui ſervoit autrefois de ſerrail aux Rois, aux Infants, aux grands d'Eſpagne, eſt encore fameux, par les intrigues amoureuſes de ces épouſes de Dieu, qui très-ſouvent, dit-on, font des enfans qui ne ſont pas de lui.

Des Vivres.

Les vivres ne ſont pas très-chers. Quatre perſonnes peuvent facilement ſe nourrir avec ſept francs par ſemaine.

Le mouton frais ou ſalé, bouilli avec des carottes, des oignons & des pois eſt la nourriture ordinaire du peuple. Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuſe mille fois que tout l'or du nouveau monde, ſois célebre à jamais, délicieuſe, abondante & ſalutaire racine! pomme de terre! multiplies, croîs, germes par-tout, ſois par-tout un ſigne

ſacré, un ſigne viſible, qu'il exiſte un Dieu, qui veut que tout le monde ait ici-bas de quoi manger.

AUTO-DA-FÉ.

DEPUIS un ſiecle les Auto-da-fé ſont aſſez rares ; de tems en tems ſeulement, pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne ſe rouillent pas, pour obtenir du ciel de la pluie ou du beau tems, les Eſpagnols brûlent quelques ſorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville une femme jeune & belle, convaincue d'aimer le diable & de ſavoir l'avenir par cœur.

Il y a vingt jours qu'un tailleur auſſi ſorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivieres.

L'inquiſition qui choiſit toujours le premier de l'an, pour faire exécuter ſes arrêts, ſemble les offrir à Dieu pour hommage & pour étrennes.

C'eſt dans l'égliſe des Dominicains, où ſe liſent la ſentence & le procès. C'eſt à l'iſſue d'un ſermon qu'on traîne le criminel ſur la grande place, pour entendre la meſſe, pour communier & pour être brûlé. On dreſſe à cet effet un échafaud, un autel, un bûcher. *Ite, miſſa eſt*, ſert de ſignal pour jetter le malheureux dans le feu. On aſperge le bûcher, l'autel, la foule, le patient, on chante *le Miſerere*: le bourreau diſperſe les

cendres, le ſaint office s'en retourne en chantant, & vingt mille âmes ont regardé cet odieux ſpectacle.

Legende.

La légende eſpagnole fourmille de ſaints, qu'aucun pays ne fête ni ne connoît.

Si l'on en croit la plupart des habitans de Madrid, tous ont un ſaint dans leur famille, & je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur ineſtimable d'être, ou meres ou ſœurs ou nieces d'un ſaint.

Bénoît XIV répétoit ſans ceſſe: *qu'on n'accuſe pas Rome d'ouvrir au plus offrant les barrieres du ciel.* Rien au monde pourtant ne coûte plus cher qu'une canoniſa-

tion & tout cet argent qui paſſe à Rome, qui reſte à Rome eſt pour le pape ou pour les ſiens.

Soyez honnêtes gens, jamais ſaints, diſoit ſouvent à ſes enfans un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Boromée, *c'eſt la canoniſation du couſin qui a ruiné la famille, c'eſt ſa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.*

Heureuſement depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis, depuis que des rois fainéans, vagabonds, ne vont plus chercher dans la terre ſainte, le ciel, des indulgences, des images & la peſte : les canoniſa-

tions ſont devenues plus rares.

On vient néanmoins de canoniſer à Madrid un Moine Hiéronimite, pour être reſté trente ans dans ſa cellule ſans ſe peigner, ſans ſe raſer, ſans ſourire & ſans parler.

Telles ſont les vertus que le ciel recompenſe, tels ſont les gens qu'il faut fêter, prier, invoquer, car depuis l'invention du ciel, je défie qu'on me cite pour ſaint, un homme utile, un homme aimable, un homme enfin, dont j'euſſe voulu faire mon ami.

Oui, chaque fois qu'on trouve dans le calendrier les noms de Zenon, de Léon, de Gorgon,

de Pantaleon, on eſt tenté d'en déchirer les pages. Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de Rouſſeau ?

Martyrs, apôtres, vierges, confeſſeurs, ſaints de tous les tems, de tous les rangs, de tous les âges, vous froncez le ſourcil, je le vois. Quoi, Rouſſeau pour confrere, Rouſſeau parmi nous, un ſaint de la communion de Geneve, un ſaint qui n'eut jamais ni ſcapulaire au col, ni chapelet dans ſa poche, ni images dans ſes heures ! oui les Pacome, les Jérôme, les Guillaume jeûnoient, prioient, ſe taiſoient, ſe fouettoient ; mais qu'ont-ils fait, qu'ont-ils écrit

Don du St. Eſprit! vertu ſacrée, mine de jouiſſance, ſainte humanité, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui mille fois heureux, ſeul heureux, plus heureux qu'on ne peut comprendre: l'homme qui déteſte, mépriſe l'or, crache ſur un million, donne ſans ceſſe ſon argent, ſes habits, tout ce qu'il a: & ne met au plaiſir raviſſant de donner, d'autres bornes, que l'impuiſſance. (1)

---

(1) On n'a pas aſſez cité le mot ſublime d'Antoine après ſa défaite: *Je n'ai plus rien dans le monde que ce que j'ai donné.*

MAISON.

Maison des Orphelins.

Cette maiſon n'eſt pas aſſez vaſte pour contenir tous les enfans qu'on expoſe. Les rues de Madrid ſont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les ſpectacles qui accuſe le plus le cœur de l'homme, c'eſt un enfant nu, qui crie & pleure de faim.

Plus juſte qu'on ne penſe, la nature n'a deshérité perſonne, n'a condamné perſonne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, devient, du moment qu'il reſpire, *propriétaire-né* de tout ce dont il

a beſoin. C'eſt une convention tacite entre Dieu, la Providence & les loix. Par négligence, par bêtiſe, par inconduite les peres & meres ont pu, ou vendre, ou aliéner, ou diſſiper leurs biens; mais un enfant avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun trafic, aucun échange, aucun marché. Vivre & n'avoir pas de quoi vivre implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde : *Je conſens à débrouiller le chaos, je conſens à féconder le néant, à former, à animer l'homme, ſous la condition expreſſe, qu'en naiſſant, il trouvera, dans ſon berceau, un billet*

à vue, signé PROVIDENCE.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme des femmes ou filles qui ſe font avorter, & , tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les greniers, dans les caves de Madrid, une foule d'enfans, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre ou fouetter ? Qui doit-on accuſer ?

Sages de la terre, philoſophes de toutes les nations, académiciens du monde entier ! ne faites plus retentir vos ſalles de mémoires ſur les monades, ſur les atômes, ſur la matiere ſubtile, globuleuſe, cannelée, ſur la marche

du ſoleil, ſur la forme de la terre. Et que nous importe à nous, à vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, ſi la terre a la forme d'une orange, d'un bilboquet, d'un tambour ? Faites réſonner les murs qui vous environnent des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a beſoin de boire, & qui va mourir faute d'avoir bu. Faites retentir vos ſalles des gémiſſemens d'une femme plus malheureuſe que les lionnes qui, dans l'inſtant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.

Carosses.

C'est depuis dix ans seulement qu'on commence à donner aux voitures une forme élégante. Ici les équipages sont traînés par des mules. Les grands d'Espagne & les titres de *Castille* ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs (*tiros largos*) distinguent aussi les rangs. Le cocher est monté sur une mule. Chaque caroſſe a néanmoins son siege, mais ce siege reste vuide depuis que le cocher du comte duc *Olivarez*, menant son maître, révéla un secret qu'il avoit entendu.

Rendez-vous.

C'est sur les bords du Mançanarès, c'est au Prado, à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtresses. Pendant le jour les rendez-vous se donnent dans les temples, & souvent c'est sur les marches qu'on a baisées, & où l'empreinte des levres paroît encore, qu'oubliant bientôt Dieu, la vierge & les saints; vingt à trente couples d'amans s'embrassent au pié de l'autel.

Que ceux qui proposent d'éri-

ger l'amour en culte, que ceux qui ont pénétré les goûts de l'Eternel, & qui ſoutiennent qu'il n'y a pas de ſpectacle, point d'harmonie plus digne de lui que le bruit des ſoupirs, le bruit des baiſers, les étreintes de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, une foule d'amans qui, conduits par l'inſtinct, par une ſorte d'inſpiration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu & lutter avec lui, ſi l'on oſe le dire, de grandeur, de bonheur & de puiſſance.

CHIENS.

LES chiens eſpagnols ſont de la plus grande beauté. On en voit beaucoup d'auſſi grands que des loups. Ils ont pour la plupart moins de mémoire, de nez, d'inſtinct, que les nôtres; ils ne ſont ni doux, ni careſſans; ils ne s'attachent pas, rapportent mal, ſont moins fideles, & jamais chien eſpagnol ne mourut de douleur ſur le tombeau de ſon maître. L'attachement de quelques Eſpagnols pour ces animaux va quelquefois néamoins juſqu'à la frénéſie. Je n'oublierai jamais comment Don

Franciſco P.... me reçut la premiere fois que j'allai le voir ; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre ſur les genoux ; deux levriers ſe battoient dans la chambre, un épagneul jappoit ſous le lit, & trois braques à la porte y grattoient pour entrer.

EL PENSADOR,

Le Penseur.

C'est le nom d'un journal politique, qui s'imprime ici. Ceux qui aiment le galimathias, le bavardage & les ſpéculations vagues, goûtent beaucoup ce journal, dont Monſieur Clavijo eſt le rédacteur.

Cet ouvrage ainſi que *le Mercure de France* s'imprime par ordre & ſous les yeux du miniſtere.

Il paroît encore à Madrid une feuille intitulée : *Annonces, Affiches, Avis divers.* Cette gazette

eſt un peu littéraire. On y trouve des calambours, des charades, des notices & des enigmes, dont le ſieur Clavijo eſt auſſi l'auteur.

Les journaux ont retenti pendant quelque tems de ce M. Clavijo lors de ſon procès avec M. Beaumarchais.

On publie auſſi toute les ſemaines une gazette qui rend exactement compte des nouvelles étrangeres ; mais pour ce qui regarde l'Eſpagne, elle n'en parle pas, ſi ce n'eſt des promotions de l'armée ou de l'égliſe, & des voyages de la cour.

TAYLOR INST. OXFORD

LE ROI.

LE roi eſt adoré ; c'eſt pour cela
sûrement qu'il ſe porte ſi bien.
Rien n'eſt ſi ſain que d'être aimé.

Predicateurs de Place, Semaine Sainte.

Soir & matin, tous les jours & ſur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où monté ſur un banc ou ſur une pierre, il prêche, il fait pleurer la canaille & les paſſans.

La foule eſt quelquefois prodigieuſe: tant mieux pour les filous, tant mieux pour les catins: les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, & le ſermon finit par des vols, par des

mariages & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathême & de malédiction les pécheurs endurcis qui ne donneront rien.

Jamais on ne devineroit qui a dit à tous ces Saltimbanques les quolibets, les impertinences qu'ils débitent ; il eſt inoui les détails dans leſquels ils entrent : s'ils prêchent la paſſion ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il ſemble qu'ils étoient là : ils ont tout vu, tout entendu, tout retenu : ils donnent le ſignalement d'Hérode, de Ponce-Pilate : ils font le portrait de Marie, de Joachim, de la nourrice, de la ſage-femme : à les

croire, ils ont causé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé, embrassé l'enfant: à les entendre parler de Nazareth & du Tabor, on diroit que les rochers se sont fendus, que le voile du temple s'est déchiré devant eux : à les croire on parieroit enfin qu'ils connoissent tous les coins, les recoins, les buissons du Liban, du Calvaire; qu'ils s'y sont promenés, qu'il y ont chassé & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a encore une semaine sainte: toute la ville alors est tendue de noir; les spectacles sont

fermés, les cafés ſont déſerts, le peuple remplit les égliſes, les carrefours ſont tapiſſés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on ſorte ou qu'on ſe mette à la fenêtre, on eſt ſûr de voir paſſer des croix qu'on traine, des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui ſe fouettent & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, vêtus & coëffés d'une maniere ſi bizarre, qu'il ſemble qu'ils s'arrangent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Auſſi long-tems que la paſſion

dure, que les miſſionnaires prêchent, grands, Titulados, Hidalgos, bourgeois &c. tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde eſt triſte : les femmes ſortent à pié, ſans panache, ſans parure, ſans treſſe : des voiles, des mantilles, des paquets de fichus cachent ſi bien le viſage, le ſein, la taille & les cheveux, qu'on ne ſait ſi l'on voit un homme, une femme ou un ſinge.

Mais à peine les miſſionnaires ſont hors des portes, que les ſpectacles s'ouvrent, les cafés ſe rempliſſent, les voiles diſparoiſſent, les fichus ſont renfermés.

Et quel fruit peut-on attendre,

Habit du Bourreau.

En Eſpagne tous les bourreaux ſont en uniforme : ce devroit être ainſi par-tout ; il ne convient pas qu'un bourreau ſoit habillé comme moi.

Ce Soir.

Il a fait aujourd'hui une chaleur brûlante : il eſt ſept heures, le diſque du ſoleil s'agrandit à chaque ſeconde : dans vingt minutes cet aſtre ſera couché. Je ſuis au centre d'une plaine immenſe : tout eſt beau, tout eſt frais, tout eſt verd autour de moi : point de monts, point de nuages : la nature eſt toute belle, toute nue ; je la vois toute, je la regarde par-tout, je la touche par-tout.

C'eſt dans une plaine, c'eſt le ſoir, c'eſt au mois de Juin, c'eſt

en Eſpagne, où la nature donne rendez-vous à ſes favoris, à ſes amans : c'eſt-là, c'eſt alors qu'elle étale, abandonne, prodigue tous ſes tréſors, tous ſes charmes, & qu'il faut malgré ſoi devenir amoureux d'elle.

Population.

Il y a cent mille ames à Madrid. Les environs de la ville ſont déſerts : l'Eſpagne n'eſt pas peuplée, tant mieux. Le monde eſt plus complet ; il y a beaucoup d'hommes de trop, je le crois depuis long-tems & je le croirai tant que je verrai les hôpitaux remplis, des fainéans les bras croiſés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de maſque & des ſoldats faire l'exercice.

LEGS PIEUX.

TOUT le monde ici ſe fait enterrer en habit religieux : on habille les hommes en capucin, les femmes en viſitandine & les filles en ſœur-griſe.

Outre l'habit, on charge le mort de cordons, d'Agnus, de roſaires qu'on lui attache au cou, au bras & dont on remplit ſes manches, ſon capuchon, ſes poches & ſon bonnet.

Barriolé de réliques, un Eſpagnol ne meurt pas tranquille : pour mourir en paix, pour mourir content, il faut encore qu'il faſſe des legs.

legs. Auſſi dès l'inſtant qu'un Eſpagnol riche eſt dangereuſement malade, deux ou trois eſcouades de moines, quittent leur cellule & viennent tour-à-tour monter la garde auprès de ſon lit. Là, les oreilles rebattues *d'enfer*, *de feu*, *de pénitence*, *de colere*: pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu & chaſſer le diable, le malheureux moribond dépenſe tout ſon bien en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels & meurt étourdi, fatigué, inondé de menaces, de prieres, de promeſſes, de conſeils & d'eau bénite.

Le plus ſouvent, en Eſpagne, ce ne ſont pas les médecins qui

tuent leurs malades. Tel homme ne mourroit pas ſans ſes gardes, ſans leur bruit : une ou deux heures de ſommeil pourroient le guérir, mais pour ſon bien, il ne faut pas qu'il guériſſe, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure & qu'il meure comme un imbécile, comme un enfant, avec un capuchon enfoncé juſqu'aux yeux, juſqu'aux oreilles.

Moines, moines! déſormais reſtez dans vos cloîtres, ne venez plus hâter, attriſter nos derniers inſtans : oui c'eſt vous, c'eſt vous qui conjurez, appellez la mort ; c'eſt vous qui triplez, centuplez l'horreur qu'elle cauſe, le mal

qu'elle fait ; oui c'eſt vous, qui ſouvent nous faites mourir de la peur ſeule de mourir. (1)

O mon Dieu ! quand tu voudras me défaire, défais-moi vîte, fais-moi grace de l'agonie, ne me fais point languir, écraſes-moi, je t'en conjure, écraſes-moi d'un coup de foudre, que je meure ſans y penſer, &, s'il eſt poſſible, que je ſois mort avant de mourir.

(1) J'ai entendu dire pluſieurs fois à une très-jeune & très-jolie perſonne : *dans le danger d'une fievre maligne, l'extrême-onction me cauſa tant de frayeur que j'en penſai mourir, & j'en ſerois morte, ſans mon frere, qui tous les ſoirs venoit me faire des contes plaiſans.*

Dettes.

Pour douze francs, un débiteur en Eſpagne eſt traîné dans un cachot; c'eſt le gouverneur de la ville qui ſigne l'ordre.

Si un ordre pareil ſe perdoit dans les bois & qu'un tigre l'y trouvât & le pût lire, ce tigre ne diroit-il pas : *mais ces hommes, que notre nom ſeul fait friſſonner, ſont mille fois plus féroces & plus cruels que nous.*

On lit, dans le voyage de *Jonathan Carver* dans l'Amérique ſeptentrionale, que les Indiens éloignés des colonies européennes

n'ont jamais pu concevoir quel uſage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils s'ils ſavoient que la conſidération publique, la liberté, & quelquefois même la vie d'un homme, tiennent ſouvent à un écu.

Bibliotheque de Madrid.

Cette bibliotheque composée de quarante mille volumes à peu près, n'a rien de remarquable, ſi ce n'eſt le très-grand nombre de ſes manuſcrits, trouvés parmi les ruines d'Herculanum & apportés en Eſpagne par le Roi régnant.

Ces manuſcrits ſont des rouleaux de parchemin noircis ; criblés, uſés, écrits d'un ſeul côté. Il a fallu beaucoup de tems pour en déchiffrer quelques-uns : les ſavans eſpagnols ſont bien longs à nous faire part de ce qu'ils y ont lu.

LE COMTE D'ARANDA ET QUELQUES AUTRES HABITANS DE MADRID, OU MINISTRES GÉNÉRAUX.

LE comte d'Aranda eſt le ſeul homme peut-être, de qui la monarchie eſpagnole puiſſe s'ennorgueillir à préſent. C'eſt le ſeul Eſpagnol de nos jours que la poſtérité puiſſe écrire ſur ſes tablettes. C'eſt lui qui vouloit faire graver ſur le frontiſpice de tous les temples & réunir dans le même écuſſon, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Penn & de Jeſus-Chriſt;

c'eſt lui qui vouloit faire publier depuis les frontieres de la Navarre, juſqu'aux extrêmités du détroit de Cadix, que les noms, *Torquemada*, *Ferdinand*, *Iſabelle*, ſeroient comptés à l'avenir au rang des blaſphêmes; c'eſt lui qui vouloit faire vendre la garderobe des Saints, le mobilier des Vierges, & convertir les croix, les chandeliers, les patennes, &c. &c. en ponts, en auberges & en grands chemins.

Don Antonio de Ulloa eſt un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître & de qui je parle ici par juſtice, par reconnoiſſance & par reſpect.

M. le Comte D.... a le défaut de ne faire attention qu'aux perſonnes, qui lui plaiſent & de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de Miniſtre plus populaire que le Comte de F..... le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher & lui dire à l'oreille, ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime par-deſſus tout, le Général G...., c'eſt un des meilleurs hommes qui aient exiſté, je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main & l'aider à marcher.

Le Duc de M.... jouit ici de la plus grande réputation; il peut

la mériter, je n'en ſais rien ; mais je lui ai ouvert mon cœur & je m'en ſuis repenti.

Le Marquis de C.... ſordidement avare, a bientôt ſoixante ans, & , depuis qu'il eſt au monde, n'a encore rien donné.

Filles publiques.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents Catins s'emparent des rues de Madrid.

Teint brun, joli pied, cheveux noirs, grands yeux, petite bouche, bien coupée, bien bordée, bien rose, vous séduit, vous succombez, vous montez & descendez, dit-on, malade.

Rien ne surpasse, à ce qu'on assure, la séduction des courtisannes espagnoles : quel dommage que ces femmes soient si suspectes & qu'elles vous tuent souvent en voulant vous faire plaisir !!

CHANOINES.

L'ANGELUS.

SI le bonheur de la vie conſiſte à être oiſif & riche, les Chanoines de Madrid ſont les hommes les plus fortunés de la terre. Il eſt vrai qu'ils doivent ſe rendre au chœur à quatre heures du matin, mais tous les jours ils ont ſoin de faire retarder l'horloge, & quand quatre heures ſonnent, il en eſt ſept.

Jamais ni la race de Moïſe, ni les enfans d'Abraham, ne marquerent leur ſabat, par une immobilité ſi totale, que celle qui glace les Eſ-

pagnols auſſi-tôt que l'Angelus ſonne. L'Angelus ſonne le matin à cinq heures & le ſoir à ſix : alors perſonne ne bouge, tout le monde ſe tait, tout le monde prie & fait ſa cour à la Vierge.

Non, non pourtant, je veux reſter en S.... je veux mourir en S.... je veux mourir à...., je veux ma chere K***, qu'on m'enterre à côté de toi.

Hopital des Fous.

L'Amour, la jalouſie, la religion, les coups de ſoleil peuplent cet hôpital.

La folie eſpagnole eſt une démence tranquille. Sur cent fous à-peu-près enfermés dans les petites maiſons de Madrid, trois ſeulement ſont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un ſingulier genre de folie ; il a pris ſon nom en horreur ; la premiere fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc en ciel teignent ſon viſage,

tour-à-tour & dans l'inſtant : ſi on continue à l'appeller, il grince des dents, il écume, roule les yeux, mord ſes barreaux, ſe jette par terre en pouſſant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu-à-peu ; il pleure, il paroît confus ; étonné de ſon état, de ſa fureur, il va ſe coucher, il s'endort, & à ſon reveil il a tout oublié, il n'eſt plus fou, & parle raiſon (1).

Perſonne encore n'a eu l'idée d'aller tranſcrire & de faire un re-

(1) C'eſt du concierge de qui je tiens ces détails, je n'ai pas été tenté de tourmenter ce malheureux en l'appellant par ſon nom.

cueil de ce que l'ennui & les momens de raiſon ont pu faire crayonner à un fou ſur les murs de ſa loge. Dans ces cerveaux autrement organiſés que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, heureuſes, hardies, extraordinaires, des extravagances ſublimes; on pourroit groſſir le volume de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame hourrelée d'un ſcélerat, ſa conſcience frappée du ſentiment de ſon crime, la crainte de la vengeance ſuprême, l'obſcurité profonde, la ſolitude entiere, le ſilence total de ſon cachot, les tiraillemens du remords, pour-

roient électriſer, allumer ſa tête, & la remplir d'idées, qu'avoueroit un génie.

Dès demain qu'on commence ce receuil. Cette propoſition paroîtra biſarre, n'importe, qu'on eſſaye; il ſeroit plaiſant de voir ſortir un traité de raiſon, de ſageſſe & de morale, des cachots & des petites maiſons.

Hotels.

L'ESCALIER, le veſtibule ſurtout eſt toujours en Eſpagne la plus belle partie de la maiſon.

Le ſallon eſt meublé d'images; de carreaux de glaces; de fauteuils fort bas & de chaiſes fort baſſes: le reſte de l'hôtel eſt garni de morceaux de miroir, de lambeaux de tapiſſerie, de ſouriciéres & de toiles d'araignées.

Quelque riche que ſoit un Eſpagnol il ne poſſede jamais qu'un lit, & ce lit encore eſt un lit titulaire, un lit de parade ſi on peut le dire, où perſonne ne couche.

de mes villes, quelqu'un mourût de miſere, je ferois aſſembler tous les riches & les ferois décimer.

Le Fandango.

Ni ces Pyrrhiques voluptueuſes tant courues des Romains, ni ces Pantomimes dont parle Homere, ni ces danſes des Saliens tant célébrées par Denis d'Halicarnaſſe, n'approcherent jamais *du Fandango.*

Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, ne verroit pas danſer le Fandango, ſans deſirer, ſans ſoupirer, ſans être ému & ſans donner au diable, ſon cilice, ſa diſcipline, ſon chapelet & ſes ſandales. Mais il faut que le Fandango

ſoit bien danſé, il faut qu'il ſoit danſé par Julie F..., dont la tête, les bras, les piés, tout le corps ſemble quand elle danſe, ſe mouvoir exprès, pour exciter l'étonnement, l'admiration, le trouble & la volupté.

Le *Fandango* eſt très-ancien : tous les caſuiſtes ne ſont pas d'accord; mais pluſieurs aſſurent, que ce fut *le Fandango* que David danſa devant l'arche.

Quoiqu'il en ſoit cette danſe eſt fort ancienne, outre que Pline en parle fréquemment dans ſes lettres, Callimaque aſſure dans ſon hymne ſur Delos, que Théſée en étoit paſſionné.

L'Eſpagne n'eſt pas le ſeul pays où le Fandango ſoit en uſage, on le danſe beaucoup à Smyrne, dans l'Aſie mineure, en Géorgie, à Cachemire ſur-tout, où les dames aiment beaucoup la danſe.

SAVANS.

MADRID eſt peuplé d'hommes ſtudieux, de Régens, de pédans, d'écoliers ſavans, de compilateurs infatigables, occupés ſans relâche à compulſer, à réſoudre, à extraire de gros livres & à noircir du papier blanc.

Ce n'eſt pas que de tems en tems, il ne naiſſe en Eſpagne des hommes de génie, mais l'inſtant de leur naiſſance eſt regardé comme une calamité publique, mais on entoure leur berceau d'un ſi grand nombre d'inſectes venimeux, qu'un génie naiſſant eſt pour

ainſi dire, un *enfant mort-né.*

Dans ces contrées ſi riantes, ſi fertiles, ſous un ciel toujours éclatant, toujours embaumé, toujours beau, tout génie eſt un monſtre; on ne veut pas qu'il vive, on ne veut pas qu'il grandiſſe; on l'étouffe avec ſes langes, on ne laiſſe vivre, on ne laiſſe croître, que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or & l'âge d'argent ſont paſſés, & malgré nos découvertes brillantes, notre âge eſt l'âge de la *médiocrité.* L'enceinte de la *médiocrité* eſt immenſe : toute la génération préſente eſt là ; il faut y reſter, ſous peine d'être

regardé comme un Météore finiſtre, ſous peine d'être pourſuivi, enfermé, enchaîné comme un animal furieux.

GARNISON DE MADRID; TROUPES ESPAGNOLES.

LA garniſon de Madrid doublée depuis la derniere révolte, (1) conſiſte maintenant en dix mille hommes.

Des habits ſales, déchirés, remplis de taches, des cheveux ſans poudre, des cadenettes malfaites, des queues inégales, des catogans inégaux ôtent aux régimens eſpagnols tout le charme du coup-d'œil.

(1) Le peuple ſe révolta parce que le roi aimoit, dit-on, la marquiſe de Squilace.

Impaſſible comme ſon fuſil, le ſoldat eſpagnol a la réputation de ſupporter ſans murmure & très-long-tems, le chaud, le froid, la fatigue & la faim; il paſſe en outre pour bien ſoutenir le premier choc; mais auſſi-tôt qu'il voit ſon ſang couler, ſon camarade tomber mort, on l'accuſe alors de perdre courage, de quitter ſes rangs & de recommander ſon âme à Dieu : voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de Ramillies, voilà ce qu'il fit dans le Milanez, en Hollande & dans le Parmeſan.

Chaque régiment a ſa muſique; il ne ſeroit pas aiſé néanmoins de

trouver à Madrid, un Tambour qui bat en mesure, un Trompette qui sonne juste, un Hautbois qui joue en cadence. Les Espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou mauvaise musique sur le sort des armes, (1)

(1) Si lors du siege d'Argos, Démétrius avoit eu de bons Trompettes dans son armée, Argos eût été prise, les Argiens vaincus, leurs murs eussent été renversés, leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Geneve que des musiciens d'accord; peut-être Geneve..... mais ce fut une tempête dans un verre d'eau,

ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des Tambours & des Fiffres ſans oreille ont coûté la vie, ils ne ſavent point, que ſi le roi de Pruſſe dût une partie de ſes ſuccès à ſes marches rapides, à ſes généraux, (1) au choix de ſes campemens, il doit les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgau, à ſes trompettes, à ſes Clairons, à ſa muſique allemande dont le caractere vraiment guerrier, va chercher l'ame, l'enivre, l'embrâſe & la diſpoſe

---

c'eſt maintenant *un pot de chambre caſſé*..... n'en parlons plus.

(1) Sur tout à ſon frere Henri.

à s'en aller, à nous quitter ſans regrets.

Il m'eſt égal, m'a dit vingt fois un dragon du régiment de Penthièvre, de reſter ſur le champ de bataille, pourvu que j'y tombe & que j'expire au bruit du tambour.

Le ſoldat eſpagnol déſerte rarement : outre qu'il eſt paſſionné pour ſa religion, qu'il aime ſa patrie, qu'il eſt fait à ſon climat, il ſait qu'aucune puiſſance ne le paieroit mieux & même auſſi bien.

A la propreté près, la diſcipline Pruſſienne a franchi les Pyrennées.

La place d'armes de Madrid retentit de coups de ſabre & de coups de bâton.

Si tu bouges, je te fends en deux, diſoit, il y a quelques jours, un ſergent, à un ſoldat qui bougeoit : je l'ai entendu.

Les peines militaires ſont les mêmes qu'en France.

Un ſoldat qui manque à l'appel, eſt appointé de garde, il vaudroit mieux le priver, ce ſemble, de l'honneur de la monter.

Les *paſſe-droits* ſont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté, à l'expérience, aux cicatrices ; en Eſpagne, point de *Colonels-enfans*.

On pend tout ſoldat qui s'endort en faction; l'homme éveillé qui a fait cette loi ne ſavoit pas ſans doute, que le ſommeil eſt le beſoin le plus impérieux, & un acte auſſi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de ſon cœur & la circulation de ſon ſang; il ne ſavoit pas, que punir un homme qui s'endort, c'eſt le punir de reſpirer.

Ailleurs auſſi, on ne dort pas impunément: pendant les grands froids de l'année derniere, un ſoldat s'endormit dans ſa guérite; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres, & l'on ne veut pas qu'un ſoldat ſe marie ; on ne veut pas que ceux qui contribuent à la gloire de l'état, contribuent à ſa puiſſance ; on ne veut pas que cette claſſe d'hommes, qui périt par les guerres, les travaux, la peine, & qui a beſoin d'être renouvellée tous les vingt ans, laiſſe des enfans après elle.

Moi, je n'y entends rien, qu'un homme de l'art diſe ſon avis, mais il paroît qu'un régiment ne devroit jamais changer de garniſon ; il ſemble qu'on devroit changer la deſtination des caſernes & faire marier chaque ſoldat avec la fille

ou la servante de la maiſon, où ſon billet l'envoie loger.

Qu'on ne croie point que les plaiſirs de l'amour, ôtent les forces, énervent le courage, qu'on ne croie plus qu'il n'y a nulle convenance entre des caſques & des fuſeaux, entre des jupes & des cocardes, entre des fuſils & des rubans. Qu'on ne croie plus que le bruit des armes, les cris, des enfans, les chanſons des nourrices, s'accorderoient mal : les trois cents Spartiates qui défendirent les Thermopyles avoient chacun, femme & enfans ; tous les Grecs, tous les Romains qui combattirent à Marathon, à Phar-

sale, étoient ou amoureux, ou promis, ou mariés, ou prêts à l'être.

Autrefois des femmes charmantes accompagnoient les troupes. Brantôme dit qu'à la suite du duc D'Albe, que Philippe II envoya en Flandres contre les rebelles, (1) il y avoit quatre cents femmes à cheval & huit cents à pié, toutes également belles. (2)

(1) Connus dans l'histoire sous le nom de *Gueux*.

(2) La *Motte Messemé* parle de ces femmes avec beaucoup plus de détail que *Brantôme* : on peut consulter les honnêtes loisirs *de la Motte*, &c. *liv.* 1, *à la fin*.

Si ces exemples ne ſuffiſent pas; qu'on ouvre l'hiſtoire ſainte, qu'on parcoure le livre des Rois, on y verra David, pour l'amour de la belle Michol, s'engager d'aller couper..... les oreilles à deux cents Philiſtins. (1)

Qu'on liſe Xenophon : il nous apprend que les Lacédémoniens étoient dans l'uſage de mener à la ſuite de leurs armées, une troupe de jeunes gens qu'on appelloit τῶν ερμεῶν σιφος (*la bande amoureuſe.*)

---

(1) Non habet Rex ſponſalia neceſſe, niſi tantùm centum præputia Philiſthinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. *Lib. I.*

Dans tous les pays, dans tous les tems, l'amour eut ſes héros, ſes victimes, ſes martyrs; *mes amis, mes amis*, diſoient en engageant le combat, les généraux Sarazins : *voyez ces belles filles ; voyez leur taille, leurs yeux, leurs cheveux, leur ſein : combattons, mourons, volons rejoindre ces belles Houris : allons expirer, renaître, mourir, nous nourrir & vivre éternellement dans leurs bras, de baiſers, de careſſes, d'amour, de ſorbet* (1) *& de plaiſir.*

---

(1) Breuvage compoſé de citron, de ſucre & d'ambre.

Barbiers.

Je viens d'être raſé par un original ; il parloit, il chantoit, il faiſoit en me raſant des grimaces affreuſes. Encore s'il m'eût bien raſé, s'il m'eût raſé vîte ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure.

Quand Martial a dit : *mon barbier me raſe ſi lentement, qu'en me raſant d'un côté, ma barbe repouſſe de l'autre* ; ſurement Martial étoit raſé par un barbier Eſpagnol.

Dans quelques provinces d'Eſpagne, ce ſont des femmes qui raſent, ce devoit être ainſi par-

tout : la main ſouple, chatouilleuſe & potelée d'une femme, eſt plus propre que les nôtres, à ſavonner les mentons, à tenir le raſoir & à couper la barbe de près.

Sous les rois de la premiere race, les femmes raſoient en France. Le premier jour de ſes noces, une femme devoit faire la barbe à ſon mari, c'étoit ſtipulé dans le contrat de mariage. Cet uſage qui s'eſt conſervé juſqu'au regne de Childeric III, s'obſerve encore de nos jours, parmi les habitans de la preſqu'iſle orientale de l'Inde.

Chez les anciens les femmes raſoient, & cette fonction avoit

quelque choſe d'auguſte, qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle & tendre Pénélope s'efforçoit d'écarter ſes ſoupirans & prioit pour le retour d'Uliſſe : *auſſi-tôt ſon retour, je vous promets* : diſoit-elle aux Dieux, *de faire la barbe à mon mari.*

DÉVOTS.

QUELQUE fanatiques que ſoient les Eſpagnols, malgré le nombre infini de proceſſions, de bénédictions, les habitans de Madrid ſont beaucoup moins dévots qu'on ne penſe. Ici, comme par-tout, la dévotion eſt le pis-aller des vieillards, des ambitieux détrompés, des femmes âgées, qui offrent à Dieu les reſtes du Diable.

En Eſpagne, comme ailleurs, les dévots & les dévotes ſont inhumains & cruels.

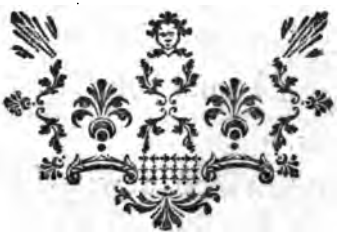
« Montrez-moi, diſoit un na-

» turaliſte, la dent de tel ou tel » animal, & je vous dirai s'il eſt » doux ou carnacier. »

Dans tous les pays, on pourroit dire, à l'exemple de ce naturaliſte, « dites-moi le degré de » dévotion d'un tel homme, & je » jugerai à quel point il eſt mé- » chant. »

Pendant mon dernier ſéjour à Geneve, mon appartement touchoit à celui d'un Prince Palatin, qui prioit ſans ceſſe, avoit des viſions & fondoit en larmes, en penſant que Dieu étoit mort pour lui; & cet homme qui ne mangeoit rien, qui prioit tant, ſe pâmoit d'impatience, de fu-

reur & devenoit pâle, cramoisi, bleu de colere, en battant ses valets.



PERROQUET.

PERROQUET.

CATHERINE de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, parloit & prononçoit auſſi bien qu'un homme ; c'étoit quelquefois à s'y tromper (1).

Le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux, je crois ; il a retenu une foule de choſes, un nombre incroyable

(1) Je connois une dame à Paris qui a accoutumé ſon perroquet à ſe mêler à la converſation, à rire, à chanter, & quelquefois même à unir ſa voix à la ſienne.

de contes, d'anecdotes, qu'il débite, qu'il articule ſans héſiter. Il parle eſpagnol, il écorche le françois, il ſait quelques vers de Racine, le *Benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente ; j'en refuſerois cent. Je n'oſe pas le mettre ſur mes fenêtres : lorſqu'il y eſt, qu'elles ſont ouvertes & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point ; il dit tout ce qu'il ſait, il apoſtrophe tous ceux qui paſſent, excepté les femmes (1) ;

(1) Le perroquet a paſſé, de tout tems, pour aimer beaucoup les femmes. A Nancy j'ai vu & entendu un

il parle politique. Tout-à-l'heure, je riois aux éclats, en l'entendant parler du bombardement d'Alger. Je meurs de peur qu'on l'ait écouté : ſi on l'a entendu, je ſuis certain ; que la garde va venir l'enlever.

Toi qui refuſois de l'intelligence aux bêtes, Firmien Lactance ! reviens au monde, viens chez moi, entends, écoute mon perroquet & tu ſeras confondu.

---

perroquet jurer toujours & hériſſer ſes plumes à l'aſpect de ſon maître, changer de ton à l'arrivée de ſa maîtreſſe, & ſolliciter ſes careſſes par des accens doux, timides & à demi étouffés.

Nourrices.

Ce n'eſt que parmi le peuple & le bourgeois que les femmes ſont dans l'uſage d'allaiter leurs enfans: les riches eſpagnols envoient les leurs à la campagne.

Mille voix ſe ſont élevées contre cette coutume ; l'éloquent auteur d'Emile a fait tonner la ſienne juſqu'au bout de l'univers, mais avouons qu'il a un peu chargé le tableau : avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ſes devoirs, il en eſt mille qui les ont remplis & les rempliſſent chaque jour avec exactitude & courage.

Les anciens étoient plus juſtes ; ils regardoient l'emploi des nourrices comme une fonction ſacrée. Les nourrices avoient un rôle ſur leurs théatres, une loge diſtinguée à leurs ſpectacles, la premiere place à table. Imitons les anciens, honorons cette claſſe de femmes, qui depuis des ſiecles, ſont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes : lien qui fait circuler ſous le chaume une partie du ſuperflu des riches, lien qui fait naître une eſpece de parenté ſécondaire entre une payſanne & ſon nourriſſon.

Loin donc d'engager les meres

à nourrir leurs fruits, ſollicitons les, au contraire, à les envoyer dans les campagnes. Là ils ſuceront un bon lait, reſpireront un air pur, paſſeront les premiers inſtans de leur vie dans la cabane du villageois; ils joueront avec ſes enfans, ils ſentiront qu'ils ſont nés égaux & contracteront de bonne heure avec eux l'obligation ſacrée de les plaindre, de les chérir & de les ſoulager.

Des Rues.

Toutes les rues de Madrid ſont fort larges, bien percées, bien allignées : preſque toutes ſont ornées de chaque côté d'un trottoir paré de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des caroſſes, la manie d'avoir équipage eſt, à proportion gardée, auſſi ordinaire à Madrid qu'à Paris, mais graces aux trottoirs qui bordent les rues, jamais perſonne n'eſt écraſé.

L'IN PACE.

CE n'eſt point une fable : ce ſupplice exiſte dans les cloîtres Eſpagnols. L'*in pace* eſt un trou ; avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait mettre ſur la ſelette, on lui lit ſa ſentence ; après qu'il l'a entendue, on le mene proceſſionnellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encenſoir. On chante *le libera*, on aſperge, on encenſe le criminel, on lui donne un pain, un pot-à-l'eau, un chapelet, un cierge béni ; on le deſcend dans l'*in pace*, où bientôt

il meurt de déſeſpoir & de rage.

L'*in pace* eſt un ſupplice ancien ; il étoit en uſage parmi les Perſes. Cambiſe fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent l'*in pace* : Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le ſupplice des Veſtales. Tite-Live, dans ſa premiere Décade ; Plutarque, dans la vie de Numa ; Aulugelle, dans ſes nuits ; & Philoſtrate dans l'hiſ-

(1) Pour s'être fait aimer de la princeſſe Amytis. *Voyez* Hérodote.

(2) Dans ſon premier dialogue, qui a pour titre, ENTYPHRON.

toire d'Apolonius, nous ont conſervé une deſcription tres-longue de cet odieux ſupplice.

Des Impôts.

Rien de plus multiplié, de plus exhorbitant, de plus mal aſſis, que les impôts qu'on paie en Eſpagne : rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la maniere dont on les perçoit. Depuis long-tems on tâche d'y remédier : c'eſt en vain ; les projets qui naiſſent en foule, reſtent tous ſans exécution, le peuple eſt malheureux & le roi ſe plaint toujours de n'avoir pas aſſez d'argent.

Les ſouverains reſſemblent un

peu à des enfans : jamais les uns n'ont assez d'or, jamais les autres assez de joujoux.

Tabac d'Espagne.

Ici, on desire du tabac de France ; pour s'en procurer, on s'expose à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Espagne ; tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il soit, il est pur du moins ; & le tabac d'Espagne ne doit sa ténuité & sa couleur, qu'au *rubrica*, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau, n'est pas encore bien démontrée.

Laines.

De toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures, ſans contredit, ſont les laines d'Eſpagne, qui ſont en effet plus fines, plus ſoyeuſes & plus propres à ſe feutrer au foulon, que toutes celles du reſte de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne ſont pas également belles. On en diſtingue de pluſieurs ſortes, qui différent entr'elles par leur qualité, par le numéro des *piles*, & par le nom de ceux à qui elles appartiennent.

Les premieres *piles* ſont les *Segovies Léoneſes* au nombre de vingt-cinq, connues ſous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre ſont les laines de l'*Infantado de l'Aſtrie*, celles des *trois couvens de l'Eſcurial*, de *dom Bernardin Mendez*, & de *dom Joſeph de Vittoria*. Année commune, il ſe débite environ quatre-vingt quinze mille *arobes* de ces laines. L'*arobe* peſe 25 livres.

Ces *piles* ſont deſtinées pour les plus belles draperies, & ſervent à frabriquer nos plus beaux draps.

Après ces *Léoneſes* viennent *les*

Segovianes, qui ſont un peu moins belles ; on les diſtingue par les noms des pays, des juriſdictions, & même des lavoirs dans leſquels elles ſont lavées. Les plus fines ſont celles qu'on nomme *Cavalieres*. Il y a encore en Eſpagne beaucoup d'autres eſpeces de *piles*, d'une qualité médiocre.

Les royaumes & les provinces dans leſquelles on trouve les plus belles laines, ſont l'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la haute & baſſe *Andalouſie*, la *Caſtille* & la *Navarre*.

En France il exiſte un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'eſt le climat qui donne aux lai-

nes d'Eſpagne, cette fineſſe & cette blancheur que nous admirons, comme ſi les moutons d'Eſpagne, tranſportés dans différens pays, y étoient dégénerés (1).

La maniere dont les Eſpagnols élevent leurs troupeaux, (ce que les François pourroient fort bien imiter) eſt la ſeule & unique cauſe de la perfection de leurs laines. Les autres nations ont

(1) Les Suédois ont tranſporté chez eux des bêtes à laine de la plus belle eſpece, & leurs ſoins ont tellement triomphé des obſtacles que le climat de la Suede apportoit au ſuccès de leur entrepriſe, qu'ils n'ont rien à envier à cet égard à l'Eſpagne.

cultivé avec ſuccès toutes les ſciences & tous les arts, excepté l'art du berger : les Eſpagnols au contraire, ont tout négligé hors cet art là; & l'on retrouve encore en Eſpagne les veſtiges de cette vie paſtorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.

De la Vierge.

A tous les coins, dans toutes les maiſons de Madrid, on voit la ſilhouette, la gravure & le portrait de Marie.

Il eſt inoui la conſommation de feuilles & de fleurs qu'on fait ici pour couronner la Vierge ; il eſt inoui la quantité de mains occupées ſans relâche, à monter ſes bonnets, garnir ſes jupons, peindre ſes rubans, & broder ſes manchettes.

Chaque Eſpagnol regarde la Vierge comme une parente, une maîtreſſe, toujours prête à l'écou-

ter, toujours occupée de ſon bonheur. Auſſi le nom de Marie, paſſant ſans ceſſe de bouche en bouche, eſt mêlé à tous les complimens, à tous les ſouhaits.

En parlant, en écrivant, c'eſt toujours la Vierge qu'on prend pour garant, pour témoin. C'eſt au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille aime ſon amant, reçoit une lettre, fait la réponſe, donne de ſes cheveux, envoie ſon portrait, accorde un rendez-vous; & c'eſt vers la Vierge enfin que s'échappent toujours le premier ſoupir, le premier cri & le premier *corazon*.

Corazon! corazon! eſt l'excla-

mation des Eſpagnoles, chaque fois que l'amour les livre aux embraſſemens de leurs époux.

Langue Espagnole.

Je puis me tromper, je crois pourtant & j'aſſurerois que l'eſpagnol eſt la plus belle langue qu'on parle ſur le globe.

Charles-Quint diſoit: *l'eſpagnol eſt la langue des dieux.* Charles-Quint avoit raiſon. Oui, cette langue vient du ciel; oui, c'eſt la langue *maternelle* des anges; oui, c'eſt la langue favorite de Dieu: on reconnoît ſa ſource divine à ſa douceur, à ſes images, à ſes finales harmonieuſes & ſonores.

De tous les dialectes eſpagnols, le caſtillan eſt le plus elliptique,

le plus figuré, le plus paſſionné. Les tropes de toute eſpece, les images, les exclamations, les ſermens animent, échauffent ſans ceſſe la converſation d'une Caſtillane.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toſcane, d'une Bolonoiſe. Il faut entendre parler une Eſpagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en ſoit aimé, qu'elle ſoit jolie : tous les mots qu'elle prononce ſe gravent dans la mémoire, & laiſſent dans l'oreille un ſon ſi doux, ſi mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus. O merveilleuſe

& puiſſante magie de la voix d'une FEMME! Plus de cent hommes à Madrid m'ont parlé, m'ont bien parle; j'ai bien écouté, jamais je n'ai rien retenu, & la minute d'après, j'avois tout oublié.

FAUTES

Fautes Personnelles.

Un homme bien né m'écrivoit avant-hier : *Monsieur, ayez pitié de moi, prenez-moi à votre service ; il faut que je m'expatrie, il faut que je serve, parce que mon oncle, négociant à Buenos-Ayres, vient d'y être pendu.*

On a dit mille fois, on a écrit dans toutes les langues, on a répété à tous les souverains : *les fautes devroient être personnelles*, tous les ordres de la société le desirent, & jusqu'ici néanmoins, le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la juſtice n'a pas aſſez d'une victime, ſi le ſupplice d'un ſeul ne frappe point aſſez la multitude, ſi du haut de la croix d'où l'opinion, chaque jour nous immole l'un après l'autre, nous n'avons pas le courage de réclamer, de nous ligner contre les arrêts de cette opinion, que la honte au moins ait un effet rétroactif: que la honte, au lieu de deſcendre à la génération qui ſuit, remonte à la génération qui précede; & qu'au lieu de flétrir les enfans, elles flétriſſent leurs ancêtres. C'eſt le ſang de nos peres qui coule dans nos veines, ce ſang, pour ainſi dire, eſt complice de

nos crimes, & la poſtérité qui n'étoit pas, n'eſt point coupable ; il eſt injuſte de la punir, il eſt injuſte de perpétuer ſur elle l'opprobre qu'elle n'a point mérité.

Et dans quel code, & à quelle page avons-nous lu : *il faut que la honte ſoit héréditaire ;* quel eſt le peuple qui a fait comme nous ?

Chez les Romains, chez les Sarmates, chez les Vandales, parmi ces nations belliqueuſes, tout finiſſoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne, tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre, tous les conjurés de Catilina n'im-

primerent aucune tache à leurs parens.

Et ce préjugé du ſang eût été excuſable parmi les Romains, qui avoient le tribunal domeſtique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux peres, aux familles : vous aviez le droit de punir vos membres, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Quoi, flétrir des enfans avant qu'ils ſoient nés ! Briſons le pacte honteux, le pacte bizarre que nous avons contracté avec l'opinion, rétabliſſons ces malheureux dans l'eſtime de l'univers. Les Anglois, nos voiſins, n'ont point

à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre où le lord-Maire & le vice-roi d'Irlande auroient épouſé ſans répugnance la fille, la niece de *Malagrida ;* en Angleterre où j'aurois pu dire ſans baiſſer les yeux : *Cartouche eſt mon pere, Dodd eſt mon couſin ;* en Angleterre enfin, où les fautes ſont perſonnelles, ſouvent le même char traîne à Tyburn un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur ; & le lendemain à la bourſe, au ſpectacle, au cabaret, on félicite les parens du coupable dont la mort va rendre ſes concitoyens plus ſages.

Loin que le ſupplice de la

corde ſoit regardé à Londres comme une choſe honteuſe, les Anglois invitent leur famille à leur exécution. Il y a quelque tems qu'un officier de milice fut condamné à mort pour crime de faux, & la veille il écrivit à ſes parens : *Demain, lundi 4 du mois, je ſerai pendu, venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire : extraordinaire ! pourquoi ? Dans tous les pays du monde ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : *Pourquoi rougiſſez-vous de voir pendre votre fils ou votre couſin ?* Que pourroient-ils répondre ſi on leur

diſoit : *Félicitez-vous au contraire ; votre parent vient de ſe rendre utile ; ſon ſupplice eſt un conſeil, une leçon pour ſa patrie ; ſans cela peut-être, il n'eût jamais ſervi à rien ; ſans cela il eût été inutile qu'il vînt au monde ; ſon ſupplice excuſe ſa vie, & ſa mort le rend digne d'avoir vécu.*

Monnoies.

Les banquiers gagnent beaucoup ſur le change. Le commerce des piaſtres eſt immenſe, les juifs établis à Bayonne, ne font pas d'autre négoce.

Un étranger a beaucoup de peine à ſe faire aux différentes monnoies d'Eſpagne ; elles ne ſont nulle part auſſi multipliées.

Une ſeule monnoie ſur le globe arrangeroit beaucoup de monde, & préviendroit une foule de friponneries. Le ſoleil qui anime tout, qui éclaire tout, & qui eſt le trait le plus ſaillant, le plus

marqué de l'univers, devroit ſervir, ſi je ne me trompe, d'empreinte univerſelle.

Les Eſpagnols comptent toujours par *maravedis ;* il en faut 63 pour faire un *réal de plata*, 504 pour une piaſtre, & 2016 pour une piſtole. Cette petiteſſe du maravedi embrouille le calcul.

Cette monnoie eſt très-ancienne : elle étoit en uſage du tems des Goths ; elle valoit alors le tiers d'un réal, & par conſéquent douze fois plus qu'aujourd'hui.

Tete parlante.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une ſyllabe, nulle vibration, nul tintement, nul ſon prolongé qui empêche de diſtinguer les mots ; cette tête enfin parle & prononce auſſi bien que nous. On l'a dit déjà, on le répete ; l'homme eſt un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature ; ſouvent il fait mieux qu'elle. L'eſpece humaine avoit reçu ſeule le droit de parler ; tout excepté l'homme, devoit ſe taire dans le monde ; maintenant, le

bois, le marbre, & l'airain parlent ; bientôt mon chien parlera.

PAIN.

LA farine d'Eſpagne quoiqu'admirable par ſa blancheur, fait en général du pain caſſant, mal lié, qui ſeche & ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine d'Andalouſie & du royaume de Valence paſſe pour être plus peſante, plus onctueuſe que ce celle des autres parties de l'Eſpagne. Auſſi à Séville, à Cadix, à San-Lucar de Barameda, on mange du pain délicieux, qui tout ſec, tout dur qu'il devient, fait de bon chyle, & a bon goût.

Le calife Aaron Raſchild (1), ſi connu par ſon amour pour les arts & pour le bon pain, faiſoit acheter pour ſa table de la farine de Séville.

C'eſt à Horiguela, ville d'Eſpagne, au royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain,

(1) Inventeur du jeu d'échecs, contemporain & ami intime de Charlemagne. Aaron Raſchild étoit un prince fort dévot, très-friand & peu galant. Ce fut en vain que l'impératrice Irene, la plus jolie femme de ſon ſiecle, lui demanda des ſecours d'hommes & d'argent. L'inſenſible Aaron n'accorda rien, & la belle Irene fut forcée de mettre en gâge ſa couronne & ſes bijoux.

ce n'eſt pas du pain, c'eſt du gâteau; on jureroit qu'on y a mêlé de la crême, des œufs & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie. L'archiduc Joſeph qui la préféroit à toute autre, ne connoiſſoit ſûrement pas le pain de Horiguela, bien plus blanc & bien meilleur que le pain de Goneſſe.

David Hume, qui a fait une diſſertation très-ſavante ſur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je ſuis ſurpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choſes ſi utiles, n'aient point encore ſongé à propoſer un

prix pour le mémoire qui indiqueroit 1°. quelle eſt la meilleure farine pour la fourniture des armées ; 2°. quelle farine faut-il choiſir pour envoyer dans les colonies ; 3°. de quel bois doivent être les futailles où on la met.

Les François ont trouvé par expérience que la farine de la Normandie & de la Guienne ſoutient mieux le tranſport ſur mer ; ils en tirent un avantage conſidérable pour la tranſporter dans leurs colonies.

D'après ce que m'ont dit quelques gens inſtruits, j'ai cru entrevoir que c'eſt la farine de Valence qui ſoutient le mieux les avaries du tranſport.

Chartreuse près de Madrid.

Le couvent eſt au milieu d'une plaine, la maiſon eſt ſeule, toute neuve, bâtie en briques, ſolidement conſtruite, & entourée d'un mur & de ſycomores (1).

La vie de ces moines eſt très-auſtere : jamais ils ne font gras, jamais ils ne boivent de vin ; ils ſe fouettent ſouvent, & le jour & la nuit ils prient, contemplent ou travaillent.

(1) Arbre toujours verd, toujours triſte ; les yeux s'empliſſent d'eau & l'on s'endort en le regardant.

Lorſqu'un étranger vient au couvent, on lui montre l'égliſe, les cellules, les cloches & les tombes. Ces Chartreux, leurs voix lentes & ſépulcrales, leur pâleur, leur maigreur, tout fait penſer dans ce couvent à Dieu, à l'éternité, à l'enfer, à la mort. Cette nuit je n'ai vu que la mort, la mort ſeule; cette nuit, mes parens, mes amis, mes camarades, que j'ai vu mourir, ou que je ſais morts, rempliſſoient, ma chambre : ma mere étoit aſſiſe ſur mon lit, elle me parloit, je lui parlois, je me rappellois, je me rappelle le jour, l'inſtant qu'elle mourut. Quatre heures ſonnoient : c'étoit

au mois de Novembre, le tems étoit couvert, il faiſoit froid, je jouois avec ma ſœur, c'etoit un dimanche, tout le monde pleuroit, ma mere étoit morte, je l'embraſſois, je l'appellois, je croyois qu'elle dormoit.

Billets de Confession.

Les laquais, les catins & les ſervantes font proviſion de ces billets; les uns les cedent à leurs maîtres, les autres à leurs amans.

Pendant la ſemaine de Pâques, les curés vont chez leurs paroiſſiens pour chercher *le billet de confeſſion.* Cet uſage, qui peut paroître bizarre, ne cauſe jamais à Madrid ces ſcènes ſcandaleuſes dont Paris & toute la France ont eu à rougir.

Quoi qu'en aſſurent Colmenar, Silhouette, le Pere Lucas & autres bavards, ici ſe confeſſe, com-

munie qui veut, & je connois vingt perſonnes qui ſont reſtées à Madrid des années entieres ſans ſavoir ſi leur curé étoit grand ou petit, noir ou blond ; s'il avoit ſes cheveux, ou s'il portoit perruque.

Menagerie et Faisanderie.

Je ſuis allé ce matin à la ménagerie, où j'ai vu deux lions, un tigre, un éléphant, deux chameaux, un élan, un taurec & pluſieurs ſinges.

La collection d'oiſeaux eſt plus complete encore ; on trouve à la faiſanderie, des oiſeaux-mouches, des colibris, des tourterelles charmantes, des moineaux, des merles blancs (1) & les

(1) Cet oiſeau, que le peuple promet comme une récompenſe dans les

La ménagerie eſt au milieu d'un bois fort négligé ; ce ne ſont que des arbres ſans feuilles, ſans branches, ſans écorce, courbés ; rompus, tombans, tombés, & qui pourriſſent ſur des monceaux d'arbres déjà pourris.

BIBLIOTHEQUES PARTICULIERES.

Il y a quelque tems qu'on imprima à Berlin, en un volume *in*-12, des conſeils utiles pour former une bibliotheque peu nombreuſe, mais choiſie. Les Eſpagnols, amateurs de livres, devroient acheter cet ouvrage ; ils y verroient les livres qu'ils doivent acheter.

J'ai parcouru la bibliotheque de quelques particuliers : j'ai vu un très-grand nombre de livres parfaitement reliés ; j'ai vu plus de cent mille volumes que je n'acheterois pas au poids.

Seulement chez Don Franciſco Henriquez P*** j'ai trouvé quelques ouvrages eſtimables : Paſcal, Monteſquieu, Corneille, la Bruyere, Cartaud, J. J. Rouſſeau, Voltaire, Boulanger.

Ce n'eſt pas aſſurément que je ſois le champion de Monteſquieu, de Paſcal, de Voltaire, &c. à Dieu ne plaiſe !

Monteſquieu n'a pas oſé dire ce qu'il ſavoit ; Monteſquieu eſt un écrivain puſillanime, un enfant qui ſait ſa leçon, mais la dit mal, la bégaie, en paſſe la moitié, parce que ſon régent lui en impoſe.

Corneille, j'ai le malheur de ne pas l'entendre, & chaque fois qu'on

me dit, *le grand Corneille*, *le divin Corneille*, je crois ou qu'on le miſtifie, ou qu'on veut me miſtifier.

Paſcal étoit un fou, un maniaque amoureux de Dieu, à qui ſa paſſion avoit tourné la tête. La ſeule choſe ſenſée & parfaitement ſentie qu'ait jamais dit Paſcal, c'eſt que le ſouvenir d'une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore & qui ne nous aime plus, tournoit le ſang, ſuffoquoit, comprimoit la poitrine, & faiſoit mal par-tout. (1)

(1) Pline a dit : *Trois maladies donnent le droit de ſe tuer : la goutte, la pierre & les maux de dents.* Pline n'a pas dit, le mal d'aimer qui ne nous aime plus. Pline devoit le dire.

Jamais Voltaire n'écrivit ce qu'il ſentit, jamais ſon cœur ne fit une phraſe, jamais la poſtérité ne lira les livres de Voltaire. Une choſe bien étonnante, c'eſt que Voltaire croyoit tout ce qu'il nioit, craignoit Dieu comme le feu, mouroit de peur d'être damné, & qu'il faiſoit l'athée exprès.

On convient que la Bruyere eſt le premier écrivain de ſon ſiecle; & cet écrivain néanmoins eſt ſerré, froid & ſec; on parieroit, on pourroit perdre, mais on perdroit avec beau jeu, que la Bruyere n'aima jamais ni les femmes, ni la muſique, ni les oiſeaux, ni les enfans, ni l'odeur du foin coupé,

ni à entendre pendant la nuit le ſon de la vieille.

Après Job, Moyſe, Lucrece, Klopſtock & Richardſon, Cartaud que perſonne ne cite, que perſonne ne connoît & dont on ne parle point, Cartaud, oui, Cartaud eſt le premier écrivain qui ait exiſté.

Il y a cinquante ans à peu près que Cartaud écrivoit ſes *réflexions ſur le goût*. Déjà Cartaud avoit deviné les grandes maſſes du ſtyle; déjà Cartaud, en écrivant, peignoit, faiſoit de la muſique, traçoit les mots avec du feu: c'eſt comme Cartaud qu'il faut écrire.

Boulanger fut le premier qui

ôſa porter le ſcalpel ſur les membres du grand animal. Boulanger oſa le premier ouvrir la terre, la ſonder & arracher à la nature des ſecrets qu'elle avoit juré, pour ainſi dire, de ne révéler à perſonne.

J. J. Rouſſeau fut un homme étonnant, qui vécut dans un ſiecle indigne de lui.

Rouſſeau, mon cher Rouſſeau! ſi je n'avois plus d'argent pour vivre ou pour donner, je vendrois tous mes livres, excepté tes ouvrages.

Don Pedro D***, avoit une bibliotheque nombreuſe qu'il vendit ces jours derniers. Il ne veut plus lire, dit-il; il fera bien. Heu-

reux qui n'a jamais lu ! La lecture eſt un poiſon lent qui tue le génie, monte à la tête, & laiſſe dans le cerveau une eſpece de ſédiment qui empêche de ſentir & de penſer.

Fin du tome premier.

TABLE.

Entrée en Eſpagne par Salientes. Pag. 1
Saragoſſe. 3
Route de Saragoſſe à Madrid. 11
Environs, entrée de Madrid. 21
Le Buen-Retiro. 22
La Grange. 25
Aranjuez. 28
La Sarſuela. 30
Le palais neuf, la Floride, la Guadarama. 32
Le Pardo. 35
L'Eſcurial. 37
La Caſa de campo. 44
Climat de Madrid. 46
Combats de taureaux. 50
Mon oiſeau. 54
Juſtice criminelle. 57

Hermites. Page 71
Cafés. 73
Spectacles. 74
Mon voyage à la Taveyra de la Reina. 81
La Douane, l'Hôtel des postes le Couvent de l'Escalessas. 83
Des vivres. 85
Auto-da-fé. 87
Légende. 90
Maisondes orphelins. 97
Carrosses. 101
Rendez-vous. 102
Chiens. 104
El Pensador, le Penseur. 106
Le roi. 108
Prédicateurs de place, Semaine sainte. 109
Habit du bourreau. 116
Ce soir. 117
Population. 119
Legs pieux. 120
Dettes. 124

Bibliotheque de Madrid. 125
Le comte d'Aranda. 127
Filles publiques. 131
Chanoines. 132
Cimetieres. 134
Hôpital des fous. 137
Pauvres honteux. 143
Le Fandango. 145
Savans. 148
Garniſon de Madrid. 151
Barbiers. 163
Dévots. 166
Perroquet. 169
Nourrices. 172
Rues. 175
L'in-Pace. 176
Impôts. 179
Tabac. 181
Laines. 182
De la Vierge. 185
Langue eſpagnole. 190
Fautes perſonnelles. 193
Monnoies. 200

Tête parlante. 202
Pain. 204
Chartreuſe. 208
Billets de Confeſſion. 211
Ménagerie. Faiſanderie. 213
Bibliotheques particulieres. 217

FIN de la Table.

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

VOYAGE

EN

ESPAGNE.

MON VOYAGE EN ESPAGNE.

Historiens.

Les Eſpagnols qui ont négligé tous les genres de la littérature, ont cultivé néanmoins l'hiſtoire avec ſuccès.

A quelque capucinades près, *Mariana* approche de Tacite.

L'hiſtoire de la Catalogne eſt parfaitement écrite. Ses guerres, ſes malheurs, ſes troubles ſont

peints avec force, avec énergie.

Les chroniques de *Saavedra* ſont eſtimées. Le marquis de San Philipe a compoſé des mémoires précieux ſur la guerre de la ſucceſſion.

On fait grand cas d'une hiſtoire des Indes, par *Don Gonzale Hernandès de Oviedo y Valdes.*

Il y a d'excellentes choſes dans l'hiſtoire des Mexicains, par le moine Torquemada.

Il y a à Madrid une académie d'hiſtoire. Cette compagnie s'occupe de recherches ſur les annales de l'Eſpagne.

M. de Campomanès, chef de cette ſociété, a raſſemblé pour

cet objet une foule de matériaux; il travaille a les rédiger : tant mieux pour le public ſi la mort lui laiſſe le tems d'achever ſon ouvrage. Malheureuſement M. de Campomanès eſt vieux, valétudinaire, aſthmatique, & l'on craint qu'il ne meure bientôt.

Il en devroit être, ce me ſemble, de la ſanté & d'une longue vie comme des grades militaires & les graces de la cour. Dieu devroit accorder longue vie & bonne ſanté aux hommes utiles, aux hommes éclairés.

Mules.

Les mules d'Andalousie sont fort estimées. Outre qu'elles sont plus vigoureuses que les mules du Rouergue, du Poitou & autres provinces de France d'où les Espagnols tirent des mules, elles sont plus sobres, marchent plus vîte, ont le pied plus sûr.

On peut voyager hardiment sur une mule Andalouse dans les chemins les plus raboteux. En traversant les Pyrenées, j'avois une de ces mules. A tout moment je croyois tomber : *ne craignez rien*, me disoit mon guide, *vous ne tom-*

berez pas ; je ne ſuis pas tombé.

C'eſt la monture ordinaire des Eſpagnols, qui ne s'embarraſſent guere ſi cet animal a la tête groſſe, mal faite, des oreilles d'âne & le poil ſale ; il a le pas sûr, il mange peu, cela leur ſuffit.

OBSERVATIONS

PARTICULIERES.

PRESQUE toutes les femmes eſpagnoles ont le ſon de voix d'une douceur admirable : c'eſt un charme de les écouter parler ; je préfere leur ſon de voix à la plus belle ſonate : Gluck n'auroit rien à y changer, c'eſt de la muſique toute faite.

Je crois que le roi d'Eſpagne ne prend jamais meſure d'habit. Ses habits ſont toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges ; on ne ſait ce que c'eſt. Si un particulier s'habilloit d'une maniere auſſi

bizarre, on ſe moqueroit de lui.

Ici on enterre trop tôt les morts, on ne leur donne pas le tems de mourir. Pourquoi ne pas attendre deux jours, trois jours? Si un mort eſt mort aujourd'hui, il le ſera encore demain, alors il ſera tems de l'emporter. Dans la principauté de Neuchâtel on enterre ſeulement au bout de ſoixante-douze heures, & l'on aſſure qu'on a vu beaucoup de gens s'aſſeoir ſur leur ſéant & demander à boire, deux jours après qu'on les a cru morts.

On dit que l'Eſpagnol eſt gai; moi, je le crois triſte. Tous les ſoirs je me promene au Prado, nous ſommes à peu près quatre

mille ames, & je n'entends jamais le moindre éclat de rire.

L'uſage des colombiers eſt inconnu en Eſpagne. On enferme les pigeons paire par paire. Ces pigeons ainſi renfermés paroiſſent à plaindre ; mais s'ils s'aiment, ils ſont heureux.

Madrid eſt peut-être la ville où l'on ſe tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre ſuicides à Madrid. Tant mieux que les ſuicides ſoient rares en Eſpagne ; tant mieux s'ils l'étoient autant par-tout ; tant mieux ſi perſonne ne ſe tuoit : mais je ne pourrai jamais concevoir comment le ſuicide n'eſt pas plus commun,

jamais je ne concevrai comment la moitié des hommes, curieux, impatiens d'apprendre ce qu'ils verront dans l'autre vie, ne ſe tuent pour l'aller voir.

Le peuple de Madrid eſt très-libertin. Les dames paſſent pour être galantes. On dit les demoiſelles fort aimantes, mais fort retenues. L'Eſpagnol en général eſt timide dans ſes amours. Durant des années entieres des amans brûlent d'amour, brûlent de deſirs, ſouvent même en meurent, & cela faute de s'entendre.

Tout Eſpagnol riche qu'on n'enterre pas en habit de moine, eſt enterré dans ſon plus bel habit. Il

vaudroit mieux, ce ſemble, vendre ce bel habit, en habiller un pauvre, & enterrer le mort en chenille.

Quel dommage que les trois quarts de l'Eſpagne ſoient incultes! Ce n'eſt point aſſurément la faute de la terre; par-tout elle eſt excellente; la Sierra Morena le prouve: à peine fut-elle cultivée, ſemée, imbibée de roſée & frappée des rayons du ſoleil, qu'auſſitôt elle produiſit.

Les Eſpagnols perdent leurs dents de bonne heure. Il eſt bien rare qu'ils aient des dents paſſé cinquante ans; ou, s'ils en ont, il leur en reſte ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'en parler.

Une choſe bien extraordinaire & bien difficile à imaginer, c'eſt que parmi les Eſpagnols on compte une foule d'athées qui ne croient rien, abſolument rien, & qui ſoutiennent tout haut que l'exiſtence de Dieu eſt un préjugé, que le ciel & l'enfer ſont dans les eſpaces imaginaires, & que le haſard enfin a la feuille des événemens. Ah, les malheureux! que je les plains!

Je rencontre rarement deux Eſpagnols enſemble; il paroît que l'Eſpagnol aime beaucoup à être ſeul: il a bien raiſon. L'homme ſeul ſent mieux, vit mieux, a plus de vie, vit double. L'homme

en ſociété, c'eſt le vin trempé ; l'homme ſeul, c'eſt le vin pur.

Les ſéchereſſes ſont communes ici ; l'eau devient rare alors, & beaucoup de gens meurent de ſoif.

Il ſe fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres, & l'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux, vraiment vertueux, des *hommes-modeles*, qu'on me paſſe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, tous les autres devroient reſſembler. A Geneve j'ai trouvé un de ces hommes-là, c'eſt CHARLES BONNET ; à Neuchâtel j'en ai trouvé un autre, c'eſt S. ROBERT.

Je n'ai trouvé nulle part de violettes plus odorantes ; j'en achetai hier un bouquet, & depuis hier ce bouquet embaume ma chambre.

Ici, pour peu qu'un ouvrage soit un peu gai, on le brûle tout de suite ; s'il y paroît, le mien sûrement y sera réduit en cendres : tant mieux, tant mieux, mille fois tant mieux, cela porte bonheur. Salut aux ouvrages qu'on brûle ; le public aime les livres brûlés.

Quoique d'une taille moyenne, les Espagnols sont très-bien faits ; mais en général, ils sont noirs & laids. Ce qui défigure un très-grand nombre d'Espagnols, ce

ſont leurs oreilles, qui ſont ſi longues qu'elles n'entreroient pas dans mon gant.

Après le royaume de Naples, l'Eſpagne eſt le pays, je crois, où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier* qui veut, tous les titres ſont au pillage.

La partie de l'éducation la plus négligée à Madrid, c'eſt la culture de la mémoire. Les Eſpagnols ont peut-être raiſon; ſouvent la mémoire a des ſuites cruelles. S'il eſt cent choſes, cent perſonnes dont je me ſouviens avec plaiſir, il en eſt mille que je voudrois oublier. K**** par exemple.

On porte le viatique avec beaucoup de pompe. La premiere perſonne qui ſe trouve en voiture, eſt obligée d'en deſcendre & de prêter ſon caroſſe à Dieu.

Ces vaines cérémonies ſont les dernieres planches ſur leſquelles ſe ſauve, ſi on oſe le dire, la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part auſſi peu de jolis enfans. Par-tout en général on eſt joli dans l'enfance; mais l'Eſpagnol, contre l'uſage, eſt déjà laid avant d'être grand.

Un médecin Danois ſoutient dans une theſe qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que preſque tous les ſourds

ouvrent la bouche pour écouter. Les Eſpagnols font de même ; il ſemble qu'ils ont l'oreille ſur la langue.

Les égliſes ſont d'une magnificence extrême. Quand on y entre, durant quelques minutes on eſt ébloui, on ne peut rien diſtinguer, rien voir. Les peintres Eſpagnols ne manquent jamais de donner à leurs ſaints, à leurs ſaintes, la plus jolie figure du monde ; Dieu lui-même, tout crucifié, tout mort qu'il eſt, eſt repréſenté en Eſpagne beau, grand, fait à peindre.

Je crois avoir déjà parlé de la ſobriété eſpagnole, elle eſt ſouvent pouſſée à l'excés. Je me rap-

pelle qu'un jour j'entrai dans une bonne maiſon de Madrid ; j'y trouvai quatre perſonnes ; on alloit dîner, on venoit de s'aſſeoir, tout étoit ſervi ; il n'y avoit qu'un œuf & quatre pommes ſur la table.

L'Eſpagne eſt pleine de prophetes qui s'en vont de village en village, tantôt prédiſant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, tantôt la fin du monde. Ces prédictions conſternent le peuple ; il faudroit, je crois, punir tous ces prophetes ; il faudroit, ce ſemble, leur mettre dans la bouche une eſpece de baillon, qui, pendant quelques jours, les empêchât de parler.

l'inſpection des traits les affections de l'ame, les qualités de l'eſprit, n'a pas écrit une ſeule phraſe ſur le ſon de la voix.

C'eſt l'élégance de la taille, c'eſt la beauté des yeux, mais ſur-tout c'eſt la fineſſe, c'eſt la magie du regard, qui diſtinguent les femmes de Madrid; &, c'eſt à Madrid où l'homme qui craint d'aimer, doit le plus ſouvent dire aux jolies femmes qu'il connoît: *je vous en prie, ne me fixez pas.*

C'eſt parmi le peuple, c'eſt parmi les pauvres que l'on compte ici le plus de dévots; tant il eſt vrai que lorſqu'on n'a rien, & lorſqu'on ſouffre, c'eſt un plaiſir de prier Dieu.

Quoique les appartemens ſoient très-vaſtes, ils ſont obſcurs néanmoins, parce que les fenêtres ſont mal diſpoſées, les jalouſies toujours baiſſées, les rideaux toujours tirés ; il ſemble que les Eſpagnols ont peur du jour ; ils ſemble qu'ils ne ſavent pas encore que rien ne meuble une chambre auſſi bien que la clarté.

Le pont conſtruit ſur le Mançaranès (1) a coûté dix-huit millions, & pendant neuf mois de l'année le lit de ce fleuve ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Eſpagnols ont mille quali-

(1) Fleuve qui paſſe à Madrid.

tés eſtimables ; entr'autres ils ont celle de dire hautement ce qu'ils penſent des miniſtres & des hommes en place. J'ai entendu dire à plus de vingt perſonnes qui parloient de M. O-R...i : *Nous ne le haïſſons point, il n'en vaut pas la peine, nous ne faiſons que de le mépriſer.*

En Eſpagne on enterre les morts à viſage découvert. Cet uſage devroit être général ; un extrait mortuaire ne ſuffit pas pour conſtater la mort. Il y a trente ans qu'il ſe paſſa en France une ſcene odieuſe. Le Comte de *** ayant envie de jouir de ſon bien, fit enlever ſon pere, le fit jeter dans un cul-

TAYLOR INST. OXFORD

de-baſſe-foſſe, & publia que ſon pere venoit de mourir : les cloches annoncerent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort, & l'on enterra une pierre.

Les Eſpagnols aiment beaucoup qu'on les ſalue, & néanmoins jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent, ils vous regardent fixement, & ſemblent vous dire : *ſaluez-moi, vous le devez.* J'ai penſé avoir une affaire ; j'en aurai mille à ce prix. Très-volontiers je préviens un enfant, un vieillard, un laquais ; mais un Eſpagnol, tout grand, tout riche qu'il ſera, jamais je ne le ſaluerai le premier, je ſaluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple de Madrid eſt très-badaud. Pour voir arriver un prince, un grand, un cardinal, &c. un Eſpagnol feroit volontiers quatre poſtes. La manie de courir après les princes eſt au reſte aſſez génerale par-tout. Je reſterai ſeul de mon avis ſans doute; mais tous les ſouverains du monde pourroient, l'un après l'autre paſſer derriere moi, ſans que je tournaſſe la tête pour les regarder.

ÉDIT.

ÉDIT DU CONSEIL.

Ordonnances de la Police.

A Athenes toutes les loix ſe publioient au ſon du ſiſtre & du tympanon. Le ſiſtre commandoit l'attention, préparoit les eſprits à l'obéiſſance, & aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

En Eſpagne c'eſt au bruit du tambour, & c'eſt le bourreau qui publie les ordonnances & les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cauſe d'un uſage auſſi extraordinaire. Quelle ſanction, quel poids, en

effet, peut conſerver un édit quelconque, après avoir paſſé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infâme ?

A propos d'infâme, un bourreau doit-il l'être ? Quelle queſtion ! Oui, ſans doute : par-tout le bourreau, ſa femme, ſes enfans doivent faire une claſſe à part ; mais comme l'infamie eſt une peine réelle, comme il eſt injuſte de punir un homme qui ſouvent penſe mieux, vaut mieux, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, le mépriſent, & rougiroient de cauſer avec lui, un bourreau devroit être un ſcélérat à qui on laiſſeroit la vie, &

qui, bien logé, bien nourri & condamné à une priſon perpétuelle, en ſortiroit ſeulement pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'eſt point aiſé ; mais pour l'apprendre il faut du tems ; mais un bourreau habile eſt un homme rare ; eh bien, qu'on maſſole pour tous les crimes ; il ne faudra alors plus ni apprentiſſage, ni coup d'eſſai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu ſera aſſez ſavant.

ANTIQUITÉS.

A chaque pas qu'on fait en Eſpagne, dans le royaume de Valence ſur-tout, on trouve des friſes, des colonnes, des moſaïques, & perſonne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me diſoit un jour Don *Pepe L....* & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confeſſeur dîne & ſoupe bien ?

Au confeſſeur près, don Pepe avoit ſans doute raiſon : auſſi peu que lui, je ſuis l'admirateur des

ruines. Je pourrois traverſer la Grece ſans regarder ſes colonnes, ſans entrer dans ſes temples ; je pourrois habiter Rome ſans aller voir le Panthéon, le champ de Mars, les bains de Coliſée : bientôt tous ces débris ne ſeront plus. La colonne, & l'arc de triomphe, & la ſtatue de bronze, tout ſe fend, tout s'écroule. Les ſouterreins ténébreux, les cavernes profondes, les grottes humides, les rochers ſur-tout, ce ſont là mes antiques.

Témoin de la création, un rocher m'arrête, me force à le regarder, à l'admirer ; & quand je penſe qu'il ne finira qu'avec le monde,

que dans cent mille ans il ſera encore tout neuf, & que lors du déluge ce rocher trempoit dans l'eau, j'ai envie, pour ainſi dire, de m'agenouiller devant lui.

Imprimeurs, Libraires.

Grande eſt la différence entre les libraires Eſpagnols & ceux du reſte de l'Europe : les uns font fortune avec *la Guide des pécheurs ;* les autres, avec *Thérese philoſophe, le Pou François, l'Odaliſque, D. B.* & autres ordures. L'Inquiſition eſt le frein des premiers, la police eſt l'inquiſition des ſeconds ; mais, malgré la police, tout s'imprime.

Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piaſtes fortes, en commentant, en récrépiſſant le Pere Jerôme, le Pere

Bonaventure ; & les libraires François ont refuſé de payer cent écus pour les manuſcrits de M. de Paw, le premier hiſtorien, le premier politique, l'homme du ſiecle (ſans exception) qui a le plus de génie.

Sans exception! Oui, ſans exception. Les hommes engoués de M. Raynal crieront ſans doute à l'injuſtice ; mais ces cris n'empêcheront pas que cet hiſtorien ne ſoit diffus, plagiaire, relateur infidele, partial, injuſte & mal inſtruit ; mais ces cris ne feront oublier à perſonne, qu'auſſi-tôt qu'il entre quelque part au mont Sinaï, au buiſſon ardent, aux éclairs, à

la foudre près : l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu; l'abbé Raynal paroît dire avec Moïse : *Que la terre & les cieux m'écoutent ;* & tous ceux qui l'écoutent, n'entendent jamais que des contes, des anecdotes & des dissertations sur le sucre, le café & l'indigo.

Plutarque conseilloit aux bavards de son tems de ne voir que des personnes au-dessus d'eux, afin que leur présence pût leur en imposer, pût les contraindre à se taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. La recette de Plutarque est excellente, mais ne suffit pas toujours.

Quand le prince Henri passa à

Lauſanne, l'abbé Raynal qui étoit là, dîna avec le prince, qu'il interrompoit à tout moment pour lui faire des contes. En vain le pouſſoit-on, lui faiſoit-on des ſignes; l'abbé ne ſentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante & de beaucoup d'eſprit diſoit un jour : *On aſſure que M. Raynal va s'en retourner en France, ah, tant mieux! tant mieux! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, tous les jours il me donne la fievre; & s'il reſtoit ici, en vérité, je crois qu'il me tueroit.*

Les Cafés

Sont plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci ſoient en très-grand nombre.

Les Eſpagnols ſont paſſionnés pour le café; ils le font mieux que nous, ils le boivent mieux que nous; ils ne le prennent pas d'un trait, ils le ſavourent long-tems, ils le boivent goutte à goutte; ils le boivent chargé, chaud, preſque brûlant; il eſt meilleur alors; il eſt meilleur quand il brûle, il pénetre mieux les viſceres, les entrailles, & porte plus vîte dans les membres, dans le ſang, à la tête, la

vie, la ſanté, l'activité, & cette chaleur enivrante & magique qui embellit, colore tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous dont le menton joint la poitrine, vous dont le ventre traîne par terre, vous que la goutte empêche de dormir, vous à qui la conſomption fait trouver le tems long, ne prenez plus des remedes, ne vous tuez pas; buvez du café, enivrez-vous de café; vous maigrirez, vous tranſpirerez, vous guérirez, vous dormirez, vous ſerez enchanté de vivre, & vous ſerez bientôt auſſi mince que moi.

Soies.

La meilleure qualité de ſoies pour les étoffes pleines & unies eſt celle qu'on tire des royaumes de Valence & de Murcie. Ces ſoies ſont, quoi qu'on en diſe, ſupérieures aux ſoies de Meſſine, & même aux ſoies de Syrie, connues en Europe ſous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun*.

Si les étoffes fabriquées en Eſpagne ne paroiſſent pas auſſi belles que les étoffes de Lyon, de Tours & d'ailleurs, ce n'eſt pas la faute de la ſoie, c'eſt la faute des ouvriers qui ne ſe donnent pas la

peine de renouer les fils rompus, & qui ne frappent point également le battant du métier. De-là l'inégalité de l'étoffe; de-là des raies, des..... je ne ſais plus le nom, tout le long de la piece.

Les Eſpagnols ne ſavent pas en outre combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage; il ne ſavent pas que preſque toutes leurs couleurs ſont vergées; ils ne ſavent point que les ſoies qui doivent être employées à faire la même piece, doivent être jettées dans la même chaudiere, afin d'éviter qu'elles ne ſoient bardées par des couleurs plus claires, plus brunes, plus ſombres, ou plus éclatantes.

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, & membre du grand conseil du sénat de Solure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tour, de satin & de taffetas; déjà cette manufacture ne laisse rien à desirer pour la beauté des soies, l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté, & l'éclat des couleurs.

Soleure possede encore un grand nombre d'autres fabriques, & pendant presque toute l'année l'Aar est chargée de bateaux qui transportent à Geneve, en Hollande, dans

toute l'Allemagne, & même en Italie, les fruits des veilles & de l'induſtrie de cette ſage république.

TABLES D'ÔTE

NE ſont pas connues en Eſpagne ; tant pis. C'eſt à une table d'ôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation ; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés & plus ouverts qu'ailleurs ; tant pis. C'eſt à une table d'ôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le ſais ; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôte : mais comme le préjugé eſt un ignorant ; comme le préjugé n'a jamais

conſeillé rien de bien, rien de bon; comme le préjugé n'a jamais rien appris à perſonne, il faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque choſe, envoyer ſon valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte; près du feu, s'il fait froid; & s'il fait chaud, près de la porte ou près de la fenêtre. Là on eſt à ſon aiſe, on eſt en chenille, on a les cheveux en déſordre, on eſt en bottes ou en pantoufles, on mange ou l'on ne mange pas, on parle ou l'on ſe tait.... Il vaut mieux ſe taire, & l'on s'inſtruit en mangeant.

CHEVAUX.

DEPUIS quelque tems les haras ſont négligés ; & néanmoins les chevaux d'Eſpagne conſervent des qualités qui les diſtinguent encore. Ils ſont communément noirs ou bai-marrons ; ils ont les oreilles bien placées, une longue criniere, l'œil ardent, du courage, de la ſoupleſſe & de la fierté.

Les chevaux Andalous paſſent pour les plus beaux, auſſi les préfere-t-on pour la guerre, la pompe & le manege.

La ville de Cordoue eſt fameuſe par les beaux chevaux que four-

nit ſon territoire. Le roi y entretient un haras. La race barbe qui eſt particuliere à cette province, eſt conſervée par une ſociété de gentilshommes, nommés *maeſtranza*.

CHEMINÉES.

L'USAGE des cheminées eſt preſqu'inconnu à Madrid; on y ſupplée par des *brazeros* ou braſiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces braſiers je ne ſais quel bois, ou graine, ou poudre; mais cela ſent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie ſe plaignit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que ſa chambre étoit froide, & qu'elle y geloit; le duc d'Albe lui envoya un de ces braſiers remplis de piaſtres... Ces

traits d'humanité ou de galanterie, comme on voudra, ne ſont pas rares en Eſpagne. Comment s'empêcher, en effet, de donner un braſier ou autre choſe à une comédienne qui eſt jolie, qui n'a point d'argent, & qui a froid ?

État militaire d'Espagne.

L'INFANTERIE Eſpagnole eſt compoſée :

Un régiment des gardes Eſpagnoles.

Un régiment des gardes Wallones.

Trois régimens d'infanterie nationale.

Trois régimens Irlandois.

Trois régimens Wallons.

Deux régimens Italiens.

Quatre régimens de Volontaires étrangers.

Quatre régimens Suiſſes.

Chaque régiment eſt de deux

bataillons, dont chacun a huit compagnies de fuſiliers, & une compagnie de grenadiers, compoſée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un ſous-lieutenant, d'un premier, d'un ſecond ſergent, de ſix caporaux, d'un tambour & de cinquante-quatre ſoldats.

Les huit compagnies de fuſiliers ſont compoſées de même.

Un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, deux enſeignes, & un aumônier compoſent l'état-major.

La cavalerie eſt compoſée de trois compagnies des gardes-du-corps, l'Eſpagnole, l'Italienne & la Flamande, d'une brigade de cara-

carabiniers, & de quatorze régimens de cavalerie.

L'Eſpagne a huit régimens de dragons.

La cavalerie & les dragons tirent leur remonte de l'Andalouſie.

Indépendamment de cet état militaire, il y a encore des milices provinciales enrégimentées, & qui forment un corps de quarante mille hommes à peu près.

La paie du ſoldat eſt de ſept ſols par jour, avec une livre & demie de pain. La moitié de chaque régiment eſt en ſemeſtre en tems de paix. Chaque ſoldat emporte avec lui la paie & le pain de deux mois

d'avance, & reçoit le reſte à ſon retour.

La marine Eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux de ligne du premier rang, en quarante-un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goëlettes, ſept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, ſept paquebots.

Huile.

DANS un pays planté d'oliviers on devroit s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, & c'eſt le contraire. En Eſpagne l'huile eſt mauvaiſe, très-mauvaiſe, & l'on accommode tout à l'huile : roti, ragoût, ſoupe, tout eſt à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut ou crier, ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôteſſe : ſi elle eſt jeune & jolie, cela n'eſt pas difficile ; mais ſi elle eſt laide, mais ſi elle eſt vieille, comment faire ?

J'ai oublié où, mais j'arrivai mourant de faim, & je trouvai un lievre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire : *point d'huile*, *point d'huile*, répéta vingt fois mon laquais ; moi, je le répétai vingt autres, & néanmoins quand j'entrai dans la cuiſine pour demander ſi mon lievre étoit prêt, l'hôteſſe venoit, malgré mes ordres, de verſer ſa lampe dans le plat.

CONTREFACTEURS.

HEUREUSEMENT les contrefacteurs ſont inconnus en Eſpagne ; ils le ſeroient bientôt partout, s'ils étoient flétris. La raiſon, l'équité, les loix du commerce, & l'intérêt de la littérature exigeroient que tout contrefacteur fût puni.

Mais la gloire, dit-on, doit être ſeule le ſalaire d'un écrivain : & pourquoi ? Pourquoi donc un auteur devroit-il rougir de vendre ſes découvertes, de mettre un prix à ſes idées ? Pourquoi la nation en corps recevroit-elle gratis

des leçons, des conseils, que lui paieroit chaque particulier.

Depuis que l'argent est devenu le signe, l'échange de nos besoins, tout doit naturellement s'acheter & se vendre.

Le général, l'officier & le soldat vendent leurs membres, vendent leur sang, mettent leur vie à l'enchere ; les rois eux-mêmes se font payer. La taille, les gabelles, les impôts ne sont-ils pas les gages, la paie des rois ?

Un auteur rougiroit de vendre son livre ! quand il achete les sacremens, quand on lui vend la bénédiction qu'on lui donne, la messe qu'il entend, le trou qu'on

lui creuſe, & le ſon de la cloche qui avertit ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, qu'il eſt mort & qu'ils ne le verront plus !

Peut-il, doit-il donner ſon ouvrage gratis, quand ſon éducation a coûté des ſommes immenſes, quand pour vérifier des faits, des dates, il s'eſt tranſporté ſur les lieux, & quand, pour rendre ſon livre moins imparfait, ſes principes plus clairs, ſes idées plus palpables, il a fait à grands frais deſſiner des cartes, tirer des planches, graver des plans ?

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de Voltaire, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains compoſent pour vivre, pour manger, & doivent écrire ſous peine de mort.

Non-ſeulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain, il lui ravit encore ce qu'il préfere à l'or, à l'argent, à tout; il lui ênleve ſa maîtreſſe, ſon amante la plus chérie; il lui enleve la gloire, il mutile ſo livre, & l'arrête, pour ainſi dire, aux barrieres de la poſtérité.

Toute contrefaçon eſt informe. Auſſi ignorant que fripon, jamais celui qui fait le vil métier de contrefacteur, ne ſut ni lire ni corriger une épreuve. Que lui importe

d'ailleurs la célébrité d'un auteur ? Que lui importe que ſon ouvrage fourmille de fautes, d'incorrections, d'omiſſions ? En vain l'acheteur crie, réclame contre l'imperfection du livre ; il eſt vendu, le contrefacteur a volé, a gagné, ſon vol demeure impuni, & ſon but eſt rempli.

Il y a plus encore : quand les verroux & les cachots du Châtelet, de la Baſtille s'ouvrent, ſe ferment ſur un écrivain, qui rèpond au gouvernement que la Baſtille renferme le coupable ? Qui lui répond de la fidélité d'un libraire, d'un mépriſable contrefacteur ? Pour rendre plus piquant

le livre qu'il imprime, n'a-t-il pas pu y ajouter des blaſphêmes, y gliſſer quelques phraſes ſéditieuſes, quelques principes dangereux ?

De tout tems les crimes ſe touchérent : du vol à la perfidie, du vol à la lâcheté, il n'y a qu'un pas.

Ce qui rend plus révoltant encore le métier de contrefacteur, c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'un libraire vole ſon confrere, ſon voiſin, ſon ami.

En Suiſſe & ailleurs on a vu un pere voler, contrefaire un ouvrage qu'avoit acheté ſon fils; & j'ai vu à Lyon un fils imprimer ſecrétement un livre qu'avoit acheté ſon pere.

Qu'on ſe peigne la ſituation cruelle d'un imprimeur de qui l'on contrefait l'ouvrage ! que l'imagination ſe tranſporte dans ſon comptoir au moment où il voit changer en maculatures les exemplaires du livre qu'il avoit acheté ! ! Les yeux ſe rempliſſent d'eau, le cœur ſe ſerre en penſant qu'aux termes de ſes engagemens une foule d'huiſſiers accourront chez ce malheureux libraire, & viendront lui prendre ſes meubles, ſes hardes & ſon lit.

Ce brigandage des libraires ſollicite un exemple. La contrefaçon d'un livre eſt un vol odieux.

Elétriſſons les contrefacteurs ! !

Que le bourreau les conduiſe garottés ſur la grande place, qu'ils y faſſent amende honorable, & que s'adreſſant aux mânes des Robert, des Vitrés, des Henri, des Charles-Étienne (1), ils leur demandent pardon d'avoir ſouillé l'art de l'imprimerie.

(1) Fameux libraires.

CHASSE.

EXCEPTÉ le jour de Pâques & le vendredi ſaint, le roi chaſſe tous les jours de l'année; il s'éloigne quelquefois juſqu'à ſix ou ſept lieues, ſouvent même il chaſſe plus loin. Quarante gardes-du-corps ſont obligés de le ſuivre au grand galop. Malheur à celui qui ſe tient mal à cheval; il tombe, il ſe caſſe un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de ſe tuer, c'eſt ce qui peut lui arriver de plus heureux.

GRANDS CHEMINS.

TOUT le monde a entendu parler de la mauvaiſe police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins ; tout le monde ſait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé ; c'eſt abſolument de même en Eſpagne.

Ce n'eſt pas que les miquelets ou archers ne ſoient en très-grand nombre ; mais comme ils ſont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps ; comme le gouvernement ne les obſerve pas, ils

trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs en Eſpagne ſont déguiſés en pélérins ou en hermites ; ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même, outre qu'un cadavre eſt plutôt dépouillé, un mort garde le ſecret.

On peut dans chaque ville, il eſt vrai, prendre une eſcorte ; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles

vous quittent à moitié chemin ; elles peuvent s'entendre avec les voleurs; il eſt plus ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui ne tentent perſonne, les voleurs en Eſpagne font grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leurs troupeaux, ils les eſcortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans les bois, où chacun de ces drôles, à ſon tour, aſſouvit & perd ſur ces malheureuſes ſes deſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peu-

ple, le manque d'ouvrage ; il faut en accuſer le ſommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas ; il faut en accuſer encore la permiſſion accordée à quelques priſonniers privilégiés de ſuſpendre à leur fenêtres des bourſes, des paniers, dans leſquels leurs complices viennent mettre des cordes, des limes : munis d'outils, les priſonniers s'en vont quand ils veulent ; ſouvent pluſieurs cachots ſe vuident dans une nuit, & tout cela c'eſt pour les bois.

Le très-petit nombre d'hoſpices pour les mendians valides peuple auſſi les grands chemins.

Par-tout & toujours le crime & le vol ſeront la ſeule reſſource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.

Évêques.

Jamais ni la naiſſance, ni la faveur n'ouvrent en Eſpagne le chemin de l'épiſcopat; & tel Capucin eſt obligé ſouvent de quitter ſon cloître, de ſe faire couper la barbe & de prendre perruque, pour occuper le ſiege de Séville, de Tolede, &c.

Les évêques Eſpagnols ſont d'une vertu exemplaire.

On devroit traduire en toutes les langues, on devroit envoyer dans tous les dioceſes du monde chrétien l'excellent diſcours du lord Greevil ſur les devoirs de l'épiſcopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques ; on a publié mille libelles, mille pamphlets, mille feuilles volantes contre leur luxe, contre leurs mœurs, contre, contre... les contre ne finiroient pas, & jamais on n'a rien écrit de si vrai, que ce qu'on lit dans le discours du lord Greevil. Ce discours est de vingt pages environ ; quarante minutes à peu près suffisent pour le lire, & tout est là.

Lord Greevil, qui a écrit aussi sur la poudre à canon, dit beaucoup de mal de son inventeur ; il a grand tort assurément.

L'inventeur de la poudre, quel qu'il soit (ce n'est pas encore dé-

cidé.) fut ſûrement un excellent homme. Avant la poudre, en effet, n'avions-nous pas des fleches, des dards, des frondes, des ſcorpions, des baliſtes, des catapultes, des chariots armés de faux? Que de moyens pour ſe détruire à petit feu! Honneur au canon, à la poudre à ſon inventeur. Graces au canon! nous mourrons maintenant, nous tombons ſur le champ de bataille ſans douleurs, ſans angoiſſes & ſans y penſer. Oui, lord Greevil a eu grand tort; ſoyons plus juſtes que lui, & ſachons un gré infini à celui qui a conſacré ſes loiſirs, employé ſes veilles & peut-être même expoſé ſa ſanté

pour nous découvrir le ſecret admirable de nous tuer les uns les autres en ne nous faiſant preſque point de mal.

JOURS MALHEUREUX.

LES Eſpagnols ſont perſuadés que le vendredi eſt un jour ſiniſtre ; & quoiqu'il y ait des ordres dans tous les ports pour faire partir les vaiſſeaux de roi tous les jours de la ſemaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, ſoit par condeſcendance pour l'équipage, ſoit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, ſoit enfin qu'ils ne veulent pas ſe rendre reſponſables de l'événement.

C'eſt au peuple ſur-tout que

ce jour funeſte inſpire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi, c'eſt le vendredi qui a conjuré le mal ; quelqu'un meurt-il, c'eſt le vendredi qui a donné le ſignal à la mort d'emporter le malade ; quelqu'un enfin perd-il ſon procès, c'eſt l'influence, c'eſt la faute du vendredi, & l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partiſans. Outre que c'eſt le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec paſſion, parce que c'étoit le jour de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon élection à la papauté, & de ſon couron-

nement

ment. François premier assuroit que tout lui réussissoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la premiere fois la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus après Gabrielle d'Estrées, qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, dont il conservoit le portrait qu'il baisoit à chaque instant & qu'il portoit à ses levres, dit-on, dans l'instant même où l'affreux Ravaillac poignarda ce bon roi.

Les Rogations.

L'usage des rogations paſſa en Eſpagne vers le commencement du ſeptieme ſiecle. Alors on ſe contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, & l'on va dans les champs bénir les arbres, aſperger l'herbe, invoquer le tems.

C'eſt à S. Mamert, fripier à Pontoiſe, puis curé de S. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat Mamert, on laiſſoit faire Dieu, & l'on ne ſe doutoit pas que l'eau

bénite & les prieres euſſent la vertu de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches, & de mûrir les prunes.

La Duchesse d'Albe.

La ducheſſe d'Albe n'a pas un ſeul de ſes cheveux qui n'inſpire des deſirs. Rien dans le monde n'eſt auſſi beau qu'elle ; impoſſible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorſqu'elle paſſe, tout le monde ſe met aux fenêtres, & les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.

Finances.

Chaque mois voit éclorre de nouveaux plans ; à chaque heure les adminiſtrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés. Il y a rarement mille piaſtres en caiſſe ; ſouvent les gallions ſont encore à la Vera-Crux, qu'ils ſont déjà dépenſés ; & ſouvent le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or, & le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco ; l'homme enfin pour qui deux cents mille bras fouillent les mines, frappent des piaſtres, ou peſent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent, quel eſt le dragon qui garde ces lingots, ces ſommes immenſes qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Eſpagne? Cet argent paſſe en France, en Hollande, en Angleterre, s'y change en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, & retourne en Amérique orner le ſein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

La pénurie du fiſc n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entiere a retenti de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II. On ſait que Ferdinand III n'avoit jamais

d'argent ; que Philippe IV empruntoit par-tout & ne payoit perſonne : on ſait que Philippe V faiſoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conſeil des finances. M. Gabarus, né François, en eſt le préſident. Tous les yeux ſont fixés ſur les opérations de M. Gabarus : il eſt étranger, & par conſéquent expoſé à l'envie qui multiplie le mal, anéantit le bien, envenime & dénature tout.

M. Gabarus ſe propoſe, dit-on, de faire un compte rendu des finances, à l'exemple de M. Necker, dont il évitera ſans doute le pathos & le fracas rhétorique.

Suicides.

A Marſeille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement du poiſon, qu'on donnoit à ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit leurs raiſons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiſcrette de mourir, ni contraire au deſir légitime de la mort. On recueilloit les voix, & d'après leur nombre on écrivoit ſur la requête : *Le ſénat vous ordonne de vivre* ; ou : *le ſénat vous permet de mourir.*

En Eſpagne on conſidere le ſuicide comme il étoit conſidéré autrefois à Marſeille ; un homme qui ſe tue, n'eſt point traîné ſur la claie. Les Eſpagnols regardent le ſuicide comme une ſpéculation, & trouvent auſſi ſimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de caſuiſtes prétendent néanmoins qu'un ſuicide ſe vole au monde, que chacun doit mourir à ſon tour ; mais le plus grand nombre des théologiens & des moraliſtes Eſpagnols permettent à tout malheureux de ſe tuer quand il eſt las de reſpirer, quand

ſa vie lui fait mal, & quand la nature, la ſociété lui refuſe la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Eſpagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui ſe tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point ſes gages.

CABINET. DERNIERE GUERRE.

DES projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, voilà le rond que l'orgueil national, que la multiplicité des sous-ordres, que les autorités subalternes tracent depuis deux siecles (1) autour des différens mi-

(1) Depuis bien des siecles l'Espagne a eu des miniſtres nuls, abſolument nuls, *le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres; mais par-deſſus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui pendant

niſtres ; voilà le rond où la routine leur dit de reſter ; voilà le ſentier battu pour leurs ſuceſſeurs ; voilà le fléau, la hache, la coignée, ſi on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Eſpagne tous les germes, tous les plants & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre ; voilà pourquoi les miniſtres, les généraux, les officiers s'accuſoient tour-à-tour d'irréſolution, d'impéritie, d'inſouciance ;

---

trente ans qu'il eſt reſté dans le miniſtere, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel haſard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaiſſeaux de ligne, deux chebecs, cinq frégates, trois brûlots, huit mille Eſpagnols, & ſix milles ſauvages employerent trois grands mois (1) à combler, à franchir les foſſés, à faire tomber les murailles ſeches, à renverſer les baſtions de Penſacola, du Bâton-Rouge & de la Maubile. (2) Voilà pourquoi douze mille

(1) Les François employerent beaucoup moins de tems, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Eſſequibo, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Euſtache, la Dominique, Berbice & Demerari.

(2) La garniſon du Bâton-Rouge

hommes ſont reſtés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch*, dans la baie de *Gibraltar* (1); les uns à vieillir, à

étoit compoſée de trois cents hommes preſque nuds & mourans de faim. La garniſon de Penſacola n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû ſuffire pour prendre la Mobile, défendue ſeulement par une garde bourgeoiſe.

(1) Lors des grands préparatifs pour ſe ſiege de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit : *Faute d'hommes, les travaux vont lentement.* Il y avoit aſſurément des hommes de reſte ; mais c'étoient des hommes ſans courage, des hommes ſans bras. Selon des calculs très-mo-

dormir, à jouer aux dés dans leurs tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les barques cannonieres, les prames, les tours d'adreſſe, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter le très-peu de conſidération dont joui la marine Eſpagnole, l'eſprit mercantile, l'ardeur des

---

dérés, toutes les dépenſes du ſiege, priſes enſemble, faiſoient monter chaque coup tiré à un louis; ainſi l'Eſpagne dépenſoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général Elliot d'un vain bruit qui, ſouvent diſſipé par les vents, & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même juſqu'à lui.

prises, l'amour du gain qui dominent les officiers; il faut ajouter l'âge décrépit des vice-amiraux, des chefs-d'escadre, &c. la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons; il falloit voir les yeux, les levres de tous les soldats fixées, collées du matin au soir sur des madones, sur des saints, sur des rosaires, sur des croix; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierces & vêpres.

A Dieu ne plaise que je condamne ici les actes religieux! A Dieu ne plaise que j'ose douter du pouvoir du Ciel, de l'empire de

la Vierge, de l'influence des ſaints ſur le ſuccès des combats, ſur le trajet, ſur la direction, ſur l'effet des grenades, des boulets & des bombes ! Mais Dieu s'eſt expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moyſe* à *Samſon*, à *Gédéon*, aux rois d'Iſraël, aux chefs, aux légiſlateurs de ſon peuple, à tous les géneraux, officiers, matelots, ſoldats, tambours du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en ſe battant, & toujours debout.

fouler les grains, les moiſſons, s'enfoncer, ſe cacher dans les bois, & oublier que S. Jacques les épie, les ſuit de l'œil, & voit tout à travers les branches.

Des Petits-Maitres.

On trouve ici, comme partout, des élégans, des hommes agréables, qui, à l'exemple de leurs confreres de délà les monts, ont des chiens, des joockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes, & la vue baſſe.

C'eſt ſur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux ſont devenus le partage de la canaille; & lorſqu'un grenadier peut embraſſer d'un coup-d'œil un horizon immenſe; quand il peut pendant la nuit voir,

compter les étoiles, ſon capitaine & ſon lieutenant ont beſoin d'une lorgnette pour inſpecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air fracaſſe l'oreille, briſe le tympan, alors cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoître; tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air un prince ſourd n'a qu'à paſſer, &

tous les agréables ſoudain ſeront frappés de ſurdité.

Il y a quelque tems qu'un grand Seigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

On a vu la même choſe en France. Quand après ſes premieres couches, la reine perdit la plus grande partie de ſes beaux cheveux, on vit les femmes de la cour ſacrifier leur chevelure & adopter la coëffure connue alors ſous le nom de *la coëffure à l'enfant.*

Si la peſte, diſoit Gordon,

attaquoit un jour les têtes couronnées, on verroit tout le monde brûler d'envie d'avoir la peſte ; & tous ceux qui ne l'auroient pas, ſe vanteroient de l'avoir.

COMPLIMENS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embraſſoient & diſoient : *Dieu vous garde.* En France les lettres de cachet ſont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.* En Eſpagne on termine les lettres miſſives, les billets, les *eſquelas*, par cette formule : *Dios guarde a uſted.* Les complimens eſpagnols ne ſont point variés, & n'ont point changé depuis l'expulſion des Maures. Dans une aſſemblée de cent perſonnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors,

en ſe diſant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; me allegro de ver che uſted ſta bueno :* & l'on répond, *viva uſted muchos annos, mille annos ; vivez beaucoup, vivez long-tems.* Cela rappelle un trait aſſez plaiſant. Un Eſpagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui liſoit le teſtament ; & à chaque article l'héritier reconnoiſſant s'écrioit en ſanglottant : *mio tio, viva uſted muchos anos ; mon cher oncle, vivez long-tems.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.

Veille des grands Fêtes.

Il eſt fort amuſant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes, le ſiege des égliſes & celui des confeſſionnaux.

Il ſeroit difficile de compter les coups de pied, les ſoufflets qui ſe diſtribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complete la bizarrerie de cette ſcene divertiſſante, c'eſt l'arrivée d'un grand, ou d'un hidalgos, qui, ſuivi d'un laquais portant un couſſin, fend la foule, ſépare les combattans, entre le premier dans le confeſſionnal, où à genoux ſur un carreau, il peut

ſe confeſſer à ſon aiſe & ſe repentir commodément.

Les deſſeins de Dieu ſont impénétrables, ſon ciel eſt à lui, il peut y loger qui lui plaît. Mais le Muſulman qui s'enrhume en criant *alla alla*, & le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les feſſes, & le Marabou qui marche à cloche-pied, & le Santon qui regarde ſi le bout de ſon nez eſt rouge, verd ou noir, ou *cheveux de la reine*, ou *prune monſieur*, me paroiſſent auſſi dignes de paſſer l'éternité dans le palais de Dieu, que le dévot Eſpagnol qui ſe querelle & qui ſe bat en attendant l'abſolution.

CACHOTS.

OUTRE que les cachots ſont plus obſcurs & plus étroits que les nôtres, on attache ſi bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent abſolument bouger. Dans les priſons de Madrid j'ai vu trois contrebandiers ainſi garrotés ; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux ſont encore à la même place.

Et les Eſpagnols pourtant ne ſont pas cruels !

ACADÉMIES.

DEUPIS ce ſiecle on a inſtitué quelques académies en Eſpagne. Celle de la langue eſpagnole jouit de la plus grande réputation; elle s'aſſemble deux fois par ſemaine. Cette académie eſt compoſée de vingt-quatre membres, parmi leſquels on diſtingue MM. de Campomanès, San-Maniego, Moratin, &c.

Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une ſociété économique, ſous le titre de *Societad de los amicos del pays*, ſociété des amis du pays. Le but de cet éta-

bliſſement eſt d'encourager l'agriculture & l'induſtrie.

Madrid n'eſt pas la ſeule ville où il y ait des académies ; il y en a une à Séville, une autre à Barcelone ; mais ces deux académies ne jouiſſent d'aucune conſidération.

On va, dit-on, établir bientôt une école de peinture. L'Eſpagne a produit quelques bons peintres, Vélaſquès entr'autres. L'Aragoneſe eſt le peintre le plus célebre de Madrid.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle s'augmente tous les jours. La collection des madrépores, des coquilles, des minéraux, des médailles, eſt immenſe. La cour

entretient des Naturaliſtes à Mexico, à Macao, à Lima.

Madrid a une académie de chirurgie ; mais cette ſcience eſt ſi peu avancée en Eſpagne, qu'il vaudroit mieux, pour ainſi dire, ſe caſſer la jambe ailleurs, que de ſe piquer le doigt ici.

Escrocs.

Malheur à l'étranger qui arrive ſans lettres de recommandation & avec beaucoup d'argent ! Il eſt bientôt entouré d'écornifleurs, de joueurs, & dans quinze jours il eſt ſans chemiſe.

L'infidélité au jeu n'eſt nulle part aſſez décriée : la ſeule juſtice qu'on en faſſe eſt d'employer beaucoup de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux ; ce qui reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Les loix devroient flétrir ces fripons ; il faudroit leur pendre des cartes au cou, des dés aux

oreilles, les faire conduire ainſi ſur la place du marché, les contraindre à jouer au piquet, & le bourreau leur faire la chouette.

MÉDECINS.

LA médecine a fait ſi peu de progrès en Eſpagne, que lorſqu'on y tombe malade, il eſt inutile de faire demander un médecin, autant vaut-il faire venir une couturiere.

Faites-moi donner du verd-de-gris ; épargnez à mes amis le chagrin de me voir ſouffrir, je vous en prie, tuez-moi vîte. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins Eſpagnols, à tous les médecins du monde peut-être.

Qu'il me ſeroit aiſé de raconter ce que j'ai vu à Madrid, à Paris, à Berlin & par-tout où j'ai été !

Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient ſans les médecins! Sans eux K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle eſt morte; elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

S'il eſt vrai que les morts peuvent quelquefois ſortir de leur tombe, K***, ſors de la tienne, il eſt minuit: c'eſt l'heure des morts. Je t'évoque, viens, je t'attends. Dieu! laiſſe la venir; K***, viens, je t'en prie: viens dans ma chambre; je veux te voir, te dire quelque choſe; je veux te montrer tout ce que tu m'as donné; je n'ai

rien perdu, j'ai tout gardé ; j'ai encore, j'aurai toujours ton portrait, tes lettres, ta jeannette, ton petit couteau, ton étui, ton chapeau de fleurs, & l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.

CROIX.

QUAND il ſe commet un meurtre ſur le grand chemin, on met une croix ſur la place où le cadavre a été trouvé. Il vaudroit mieux y dreſſer un échafaud; il eſt moins intéreſſant pour les voyageurs & autres intéreſſés de perpétuer le ſouvenir d'un meurtre, que de rappeller l'idée de ſa punition.

Religieuses.

Il n'y a que le dieu des assassins qui puisse recevoir les vœux sacrileges, les vœux germicides d'une jeune religieuse. On compte à Madrid trente monasteres de filles.

C'est la chaleur du climat, c'est l'empire des moines & le tribunal de la pénitence, qui peuplent les cloîtres en Espagne.

Dès l'âge de douze à treize ans, une Espagnole éprouve déjà une sorte de frisson de fievre d'amour; déjà elle est agitée, tourmentée d'idées, affamée de desirs le soir, la nuit sur-tout. Elle ouvre son ame à son confesseur.

Abus de l'Écriture-ſainte, paſſages tronqués, révélations, miracles, tout eſt mis en uſage pour tromper cette jeune perſonne. A croire ce moine, c'eſt Dieu qui l'appelle, qui la cherche, qui la veut; c'eſt *le mal de Dieu* qui la tourmente : pour guérir, il faut prendre le voile; la malheureuſe le prend.

Les deſirs augmentent, déculplent, centuplent bientôt : la tête ſe peuple d'images, le ſang bout, les veines s'empliſſent de feu; mais il n'eſt plus tems; la porte du monde eſt fermée, il faut renoncer au monde, il faut mourir entre quatre murailles; deſſé-

chée, calcinée de desirs, que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni la jouissance de Dieu, des anges, des saints, en rêve, ne peuvent ni assouvir, ni modérer, ni éteindre : telle est la vocation, la vie, le supplice, la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Souverains, réunissez-vous ! ouvrez ces cachots de la religion ! Du fond de leurs cellules ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez-les au monde, à l'amour, la vie de la vie, & ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuient, & passent leurs jours à tout desirer,

promener de matin au ſoir ſur une vaſte plate-forme qui commande tous les environs, & d'où l'on pourroit compter toutes les taches de la lune.

Les commandans de ces châteaux paſſent pour être les meilleurs gens du monde.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur; mais ſi, comme je n'en doute pas, MM. Linguet & de Mirabeau ont dit vrai, je dois me feliciter d'être bien tombé. J'ai paſſé un quartier-d'hiver à Lourde; &, graces à la belle vue, au bon air, graces à M. de Maignol (1) ſur-

(1) Commandant à Lourde.

tout, le tems m'a tout au plus duré vingt-quatre heures.

Et pourtant j'ai quitté Lourde, je ſuis parti de Lourde ſans faire d'adieux, je ne ſais pourquoi ; j'y étois bien : je m'en ſuis ſouvent repenti. M. de Maignol, je vous en prie, ne m'en voulez plus.

Un ſoldat fut mis au cachot. Depuis, je crois, on l'a envoyé ailleurs ; je voudrois bien ſavoir où il eſt, je ſerois bien aiſe de lui faire un petit préſent : je voudrois bien qu'il le ſût, qu'il mécrivît, & ſur-le-champ je lui répondrois.

CIERGES.

ON a ici, comme en France, l'uſage ridicule d'allumer près des morts une quantité de cierges. Outre que le mort qui ne voit rien, eſt inſenſible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maiſon, incendier une ville entiere.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina ſa chambre ; pendant que ſes gardes allerent dîner, un cierge tomba ſur le lit, y mit le feu, & dans une heure le lit, le cadavre, la chambre

& le premier étage furent réduits en cendres.

Aboliſſons l'uſage des cierges & près de nos morts, & dans nos temples. Les cierges ſont inutiles, le jour éclaire aſſez, & le ſoleil quand il brille, a ſeul le droit de nous éclairer.

VIEILLARDS.

JE ne ſais ſi c'eſt la ſobriété qui prolonge leurs jours; quoi qu'il en ſoit, les habitans de Madrid vivent plus que nous : la vieilleſſe auſſi les défigure, les décompoſe moins. Je vois ſouvent des octgénaires qui marchent ſans canne, liſent ſans lunettes, & dont les rides ne paroiſſent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Eſpagnols ne paroiſſent pas regretter beaucoup leurs pere & mere quand ils meurent vieux : la mort d'une ſœur ou d'un frere

jeune

jeune les afflige plus ; ils ſentent que la mort d'un vieillard eſt une choſe toute ſimple.

Les Eſpagnols eux-mêmes, quand ils ſont parvenus à un certain âge, ſe font juſtice, conviennent qu'ils vivent par grace, & parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courrier.

TEMPLES.

LES temples de Madrid ſont d'une magnificence extrême ; l'or & l'argent brillent ſur les lambris, ſur les autels, pendent aux voûtes, & l'on pourroit bâtir une ville ſuperbe des tréſors cachés dans les ſacriſties.

Après la bataille de Saragoſſe, le lord Stanhope, qui commandoit les Anglois, alla voir le tréſor de Notre-Dame du Pilier. Il diſoit en ſortant de l'égliſe : *Quand les tréſors de tous les ſouverains de l'Europe ſeroient réunis, ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci.*

Ce tréſor paſſe en effet pour le plus riche de tous les tréſors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les aîles ſont d'or & ſemées d'étoiles de ſaphirs. La couronne de la Vierge eſt d'or maſſif; ſon collier, ſes bracelets & ſes aigrettes ſont évalués cinquante millions.

Il y a dans le tréſor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or & d'argent, données à la Vierge en paiement de ſes miracles. On y trouve cent quatre-vingt-quinze lampes d'argent, autant de chandeliers, autant d'encenſoirs.

Mais toutes ces richeſſes ne ſont rien en comparaiſon de la grande

cuſtode, dont on ſe ſert pour porter la grande hoſtie le jour de la Fête-Dieu. La circonférence du ſoleil & de ſes rayons eſt auſſi grande qu'une des roues de mon cabriolet. Les rayons ſont d'or maſſif & couverts d'émeraudes. Le calice eſt ſur un piédeſtal d'argent de la hauteur de trois pieds. Toute la cuſtode peſe cinq cents livres, & eſt poſée ſur un ſocle doré. Aucun orfevre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette cuſtode. C'eſt un préſent d'un archevêque de Séville. Tout le monde a été ſurpris comment cet archevêque a pu ramaſſer autant d'argent; mais on a ſu depuis qu'un

de ſes freres qui mourut au Pérou, lui laiſſa des ſommes immenſes.

Quelle mine à exploiter que la ſacriſtie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones enfin du globe chrétien !

Exploitons ces mines & ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles ! Tout d'or, tout vaſte que ſoit un temple, c'eſt un cachot, c'eſt une crêche pour lui. Démoliſſons toutes nos égliſes, & aſſemblons-nous tantôt dans une plaine, tantôt au pied d'un rocher ; là, une fois par mois ſeulement, prions, chantons, faiſons retentir les airs du bruit de nos orgues ;

& le reſte du mois travaillons, occupons-nous, ne penſons pas plus à Dieu que s'il n'exiſtoit pas, & croyons qu'il ſera enchanté de nous voir travailler ſans relâche, ſans diſtraction.

POLICE.

CHAQUE quartier de Madrid eſt ſoumis à l'inſpection d'un commiſſaire qui juge en dernier reſſort les querelles de la canaille.

Les diſputes ſont rares ici. Outre que l'Eſpagnol eſt ſobre, ſon ivreſſe eſt tranquille ; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne ſe commette un meurtre ou deux à Madrid : ce n'eſt pas vrai, les Eſpagnols ſont beaucoup moins méchans qu'on ne penſe, beaucoup moins jaloux qu'on ne ſuppoſe ;

eux-mêmes ſouvent, riant les premiers de leur méſaventure, diſent plaiſamment : *L'âge d'or & l'âge d'argent ſont paſſés, nous ſommes maintenant dans l'âge de corne.*

La police a auſſi ſes eſpions : mais ces eſpions ſont toujours de la lie du peuple, ainſi que par-tout ; & quand M. Mercier dit, que beaucoup de gens de qualité faiſoient à Paris le métier d'eſpions, M. Mercier n'y a pas bien penſé.

La ſûreté des grands chemins eſt confiée à des miquelets, eſpece d'archers, dont la fonction eſt, comme en France, d'arrêter les brigands, de les conduire en priſon, de les accompagner au gibet, & de ramener le bourreau chez lui.

Domestiques.

Les domeſtiques ſervent à table en veſte & en papillottes : ils ſont ſi ſales, qu'on craint de demander à boire ; ils ſont ſi laids, qu'ils font peur ; ils ſont ſi petits, ſi rabougris, qu'ils ſemblent n'être pas encore finis.

La valetaille eſt le luxe des Eſpagnols ; ils en ſont plus mal ſervis. Nulle part je n'ai vu des laquais plus lents, plus mal-adroits & plus bornés : ils briſent tout ce qu'ils voient, ils ne ſavent pas rouler les cheveux, ils reſtent deux heures à faire un lit, ils le font

mal, il faut le refaire ; ſi on les envoie porter une lettre, ils ne reviennent plus, il faut les envoyer chercher ; ils n'apportent point de réponſe, ils l'ont perdue en chemin, ou oubliée en venant.

AUBERGES.

CICERON écrivoit à son ami Atticus : *C'eſt un plaiſir de voyager. Depuis que je ſuis parti de Rome, je n'ai pas couché une ſeule fois à l'auberge ; les familles les plus illuſtres de la Calabre, de la Sicile & des Eſpagnes me reçoivent à merveille. Quand j'arrive, je trouve par-tout mon couvert mis, mon lit fait, & par-tout je ſuis regardé comme l'enfant de la maiſon.*

Depuis la mort de Ciceron tout eſt bien changé en Eſpagne ; il n'y a pas un ſeul homme qui offrît à

un voyageur un lit & un poulet ; il faut tout acheter, tout payer ; heureux encore quand on trouve ce qu'on veut : c'eſt bien rare en Eſpagne. Les aubergiſtes n'y fourniſſent guere que le plancher & les quatre murailles ; quand on veut dormir & manger, il faut apporter pour ainſi dire, ſon lit & ſon pain dans ſa poche.

Les auberges de Madrid ne ſont pas mieux pourvues ; ce ſont des Milanois qui les tiennent. Des Bohémiens ou *Gaytonos* tiennent cabarets ſur la route.

Dans un pays où un Juif n'eſt pas compté pour un homme, il eſt ſurprenant qu'on ſouffre les

Bohémiens, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien.

Il manque un livre ſur l'origine de ce peuple. Il ſeroit intéreſſant de ſavoir pourquoi il eſt venu en Eſpagne, pourquoi les Eſpagnols le ſouffrent, & d'où il vient enfin.

Les uns le font ſortir de la Valachie, les autres de l'Egypte, les autres le font deſcendre d'une horde Tartare qui, n'ayant ni feu ni lieu, & qui, après avoir couru l'Aſie, paſſa en Europe, s'y fixa, s'y maria, & y fit des enfans.

Il ſeroit à deſirer que M. de Keralio, ci-devant major à l'Ecole-Royale-Militaire, & qui a fait des recherches ſi profondes

ſûs l'origine des Cimbres & des Suédois, voulût bien nous dire ce qu'il penſe des Bohémiens.

Je ne veux abſolument me brouiller avec perſonne. Je ne connois point du tout M. Barretti, je le crois une très-bonne connoiſſance à faire ; ſon Voyage en Eſpagne m'a fait grand plaiſir : mais quand il dit que toutes les Bohémiennes ſont des Catins, M. Baretti étoit : ou piqué, ou mal inſtruit.

Dans une auberge où la vertu, pour ainſi dire, eſt un état violent, dans un climat où les mœurs ſont à peu près la choſe impoſſible, les Bohémiennes ne ſont point des religieuſes, ſans doute ;

mais pour s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des ſoins, il faut... M. Barreti peut-être n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en ſoit, ces Bohémiennes ſont très-jolies : elles ont preſque toutes des figures originales, des figures de génie, ſi on peut le dire, qu'on ne rencontre nulle part, & qu'on ne peut comparer à rien. Le charme qui les diſtingue, c'eſt l'élégance de leur taille & la beauté de leur ſein ; le ſommet du Jura (1) n'eſt pas plus blanc : c'eſt dommage qu'elles le cachent & qu'elles le couvrent

(1) Montagne couverte de neige.

d'un vilain mouchoir qui ne ſignifie rien ; c'eſt dommage encore qu'elles ſe coëffent & s'habillent mal. Point de contraſte plus frappant qu'une jolie femme mal vêtue, mal coëffée ; je le demande aux connoiſſeurs, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle n'eût rien ſur la tête, que ſes cheveux fuſſent épars & qu'elle fût nue ?

Toutes ſéduiſantes au reſte que ſoient les Bohémiennes, vivent les auberges en France : on y voit auſſi de jolies tailles, de jolis ſeins, & l'on y trouve de plus un bon ſouper & un bon lit.

VIN.

Le vin de la Manche, & particuliérement le vin de Valdepenas, eſt le vin que l'on boit ici. On le vante beaucoup, on le dit excellent : moi je le trouve mauvais ; il a un goût de ſoufre, un goût de goudron. Violent & capiteux, un ſeul verre m'enivreroit ; pour tout au monde je ne voudrois pas le boire ſans eau ; ce vin eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre.

COLLEGES.

LE gouvernement Eſpagnol ſoudoie une milice entiere de rhéteurs, de profeſſeurs qui, de même qu'en France, entaſſant dans la tête de leurs éleves des mots latins, des racines grecs, des vers arabes, reſſemblent à des fous, qui rempliroient ſi bien leurs chambres de guenilles, qu'il n'y reſteroit plus de place pour les meubles dont ils auroient beſoin.

Vous qui avez des enfans, ne les envoyez plus au college. Tous ces mots en *us*, en *os*, en *as* fen-

dent la tête, & le génie s'en va par là.

Gardez donc vos enfans. Les précepteurs n'apprennent rien, ne forment, ne changent rien. L'éducation morale eſt une choſe impoſſible, eſt une idée bizarre. Sans ſecours étrangers l'ame ſe développe & croît à meſure que le corps groſſit & grandit.

Nous naiſſons bons ou méchans, & jamais aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence ſur les diſpoſitions de notre cœur, que l'air n'en peut avoir ſur la couleur des cheveux.

DE LA SIESTE,
OU *MÉRIDIENNE.*

DEPUIS une heure juſqu'à trois les rues de Madrid ſont déſertes, les marchands ferment leurs boutiques, les artiſans quittent l'ouvrage, & tout le monde va ſe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaſſe en ſortant de table, & quand il pleut, il ſe couche & dort entouré de ſes gardes qui dorment auſſi.

De tems immémorial la ſieſte eſt de mode en Eſpagne. Les Eſpagnols ont hérité des Sarrazins &

des Maures un invincible penchant pour le ſommeil ; la chaleur du climat n'y entre pour rien. Dans la Caffrérie & ſur les côtes de la mer Vermeille il fait neuf fois & demi plus chaud qu'à Madrid ; & les Caffres, les Topinamboux & les negres brûlés de la Zone-Torride dorment communément très-peu.

Ce ſont les médecins qui recommandent expreſſément la méridienne ; ce ſont eux qui diſent aux Eſpagnols : *Dormez ſouvent, dormez long-tems.* Ce ſont eux qui aſſurent que Galien, qu'Hypocrate ſe couchoient après dîner, & qu'alors Eſculape lui-même dort une heure ou deux.

Hôpital Général.

Les lits n'ont point de rideaux, les matelas ſont de paille hachée, la ſoupe eſt de viande pourrie.

Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les malades ; il n'y a qu'une ſalle. Les convaleſcens, les morts, les mourans couchent enſemble.

Dans le même lit j'ai vu entre deux morts un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant.

Quand j'entrai, dans un coin on clouoit une biere ; dans un autre on

couſoit un linceul, & l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Un des plus jolis viſages que j'aie vu depuis que je ſuis au monde, eſt celui d'une ſœur griſe de cet hôpital : elle eſt ſeulement un peu pâle ; mais je la regardai ſi attentivement, qu'elle rougit & qu'elle devint charmante.

LANDES.

LES trois quarts de l'Eſpagne ſont incultes, parce que les Eſpagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre.

En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en aſſez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquiſition les tourmente, & les charges & les impôts de toute eſpece les obligent à s'en retourner chez eux. Le roi régnant a fait ce qu'il a pu pour encourager l'agriculture ; il a fondé des prix, cela n'a rien opéré : on s'attend tous les jours à

le voir labourer lui-même un coin d'un de ſes parcs. C'eſt le ſeul moyen de vaincre le préjugé national, qui fait regarder la culture de la terre comme un travail honteux.

Un roi d'Eſpagne labourer! Pourquoi non? *J'ai meſuré, béché, ſemé tout ſeul*, diſoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne jamais ſans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers: s'il n'y a rien à faire dans mon jardin, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.* Sûrement Charles III fera comme Cy-

rus. On a appellé Alphonſe III ou IV (j'ai oublié lequel) l'*aſtronome* & l'*alchymiſte*; on appellera Charles III *le laboureur*; on a gravé ſur le cercueil d'Alphonſe des lunettes & des bouteilles; on gravera ſur le ſien des grains de froment, des gerbes de bled. Il vaut mieux nourrir ſon peuple, que de compter les étoiles, de ſouffler des charbons, & de ſe veautrer dans les cendres.

Légumes.

Tous les légumes en général valent beaucoup mieux en Eſpagne qu'ils ne valent en France ; les aſperges ſur-tout ſont énormes & ont un goût délicieux.

Une choſe extraordinaire, c'eſt que les oignons & autres plantes bulbeuſes, qui exigent par-tout ailleurs une terre ſeche & légere, croiſſent mieux en Eſpagne dans un terrein mou & aquatique.

Vous tous qui aimez à dormir, pareſſeux habitans de Madrid, faites comme moi, levez-vous avec l'aurore, venez réveiller les

oiſeaux ; venez avec moi vous promener au marché : là nous jouirons d'un coup-d'œil raviſſant ; nous verrons des fruits, des fleurs de toute eſpece ; nous verrons des payſannes un peu brunes, un pen brûlées, il eſt vrai, mais faites à peindre, & charmantes à regarder par-derriere.

On regrette ſeulement que ces payſannes treſſent & attachent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête ; (1) cela n'a point de grace, & j'aimerois preſque mieux qu'elles portaſſent une bourſe, ou qu'elles euſſent une queue.

(1) Commé dans le canton de Fribourg & dans la principauté d'Halberſtad.

AVARES.

L'AVARICE eſt le penchant favori des Eſpagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent eſt devenu une partie de nous-mêmes, ce ſeroit en Eſpagne, où l'on trouveroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux ſe faire tirer du ſang que de donner une piéceette. (1).

Alphonſe, roi d'Arragon, l'homme le plus généreux de ſon tems, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelqu'avare ſe-

(1) Monnoie de la principauté de Neuchâtel, qui vaut cinq ſols.

diſtinguoit par ſa parcimonie, il le faiſoit appeller & l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amaſſé, tantôt à porter toujours courant deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué, tantôt enfin il lui faiſoit mettre ſur la tête un grand chapeau d'or maſſif, qu'il gardoit dans ſon cabinet, & il le forçoit à ſe promener au ſoleil pendant des heures entieres.

GUITARE.

LES Maures apporterent la guitare en Eſpagne ; c'eſt l'inſtrument favori des Eſpagnols. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout le monde ici pince de la guitare.

La guitare ſert de truchement aux amans qui n'oſent pas dire qu'ils aiment, & qui, pour le prouver, vont tous les ſoirs ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes chanter, ſoupirer & pincer de la guitare.

Cet inſtrument eſt délicieux à entendre pendant la nuit : je ne ſais

ſi l'on me croira ; mais ſi les ſerenades, ſi la muſique fait tant de plaiſir la nuit, ſi l'harmonie eſt auſſi belle, c'eſt que la nuit fait ſa partie.

MARIAGES.

Tous les ans, à Sparte, les femmes fouettoient dans le temple de Vénus tous les hommes qui ne ſe marioient pas. Si cette loi de Licurgue renaiſſoit en Eſpagne, Madrid ne pourroit fournir ni aſſez de bras, ni aſſez de verges pour fouetter les célibataires.

L'Eſpagne eſt le pays où l'on ſe marie le moins. On peut voir par les régiſtres des paroiſſes, que le nombre des mariages diminue chaque année. Dans dix ans on ſe mariera bien moins encore; bientôt on ne ſe mariera plus, on pren-

dra ſucceſſivement une, deux, trois maîtreſſes, on les gardera auſſi long-tems qu'elles ſeront jeunes & jolies & qu'elles inſpireront des deſirs; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de pere, de mere, d'époux, d'enfans, paſſeront de mode, on ne ſaura plus ce qu'ils voudront dire, & le gouvernement ſera le pere commun.

La Vieille-Caſtille eſt, à proportion gardée, la province de l'Eſpagne où l'on ſe marie le moins; & encore ceux qui ſe marient, prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans qu'ils n'en font pas.

Il faudroit qu'en Eſpagne &

par-tout le mariage devint un contrat civil qu'on pût renouveller ou rompre tous les ans. Si l'on ſe convenoit au bout de l'année, on reſteroit marié : ſi l'on ne ſe convenoit plus, chacun reprendroit ce qu'il a apporté ; on ſe pourvoiroit ailleurs, & les enfans ſe partageroient. Parmi les enfans, la mere choiſiroit ceux qui lui plairoient : comme c'eſt elle qui a la peine de les porter, que c'eſt elle qui ſouffre en les mettant au monde, ce choix lui appartient de droit.

Si, au moment que le mariage devroit ſe renouveller ou ſe diſſoudre, la femme ſe trouvoit groſſe, on attendroit qu'elle accouchât.

Fleuves.

Excepté le Guadalquivir, l'Eſpagne n'a pas un ſeul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir ſans de très-grands frais. Depuis Aranjuez juſqu'aux frontieres de Portugal, le Tage pourroit aiſément porter des bateaux. En raſſemblant toutes les ſources, tous les ruiſſeaux qui coulent des montagnes d'où deſcend le Mançaranès, on en formeroit un canal pour le tranſport des bagages de la cour; ce canal ſerviroit en même tems à amener les pierres de conſtruction. Il ſeroit

très-facile d'établir une navigation fixe d'Andujar à Madrid ; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis ſous les yeux de la cour par MM. Gautier & Mariti, François.

C'eſt à des étrangers que l'Eſpagne doit preſque tous les plans, les réformes utiles, & les connoiſſances dont elle a eu beſoin.

La fabrique d'Aranjuez qui fournit les plus grandes glaces que l'on connoiſſe en Europe, a été établie par un Irlandois : ce ſont des François qui ont formé les fabriques de ſoie de Valence,

TAYLOR INST. OXFORD

C'eſt une compagnie de François qui ſe charge d'exploiter les ſalpêtres de l'Arragon. C'en eſt une autre qui perd ſon tems, ſes peines & ſes fonds à fouiller dans les mines de *Guadalcanal*. (1).

Le canal de Caſtille doit les premiers ſuccès de ſes travaux aux talens de M. le Maure, François : c'eſt ce même M. le Maure qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Eſpagne. C'eſt un François nommé M. Mariti qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie & la fonderie de Séville.

La marine ayant les mêmes be-

(1) On ne les fouille plus.

ſoins que l'artillerie, l'Eſpagne nous demanda un conſtructeur, on lui envoya M. Gautier. C'eſt auſſi à des étrangers que les Eſpagnols doivent le projet & l'exécution des canaux de Murcie & d'Arragon.

Le ſeul établiſſement utile dont les Eſpagnols puiſſent ſe vanter depuis un ſiècle, c'eſt une maiſon de miſéricorde établie à Saragoſſe, où tous les mendians valides ſont nourris & logés, moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les ſoins du marquis d'Agerhe, de Don Martin Goicocehea, & de Don Ramonda Pignatelli. Canonico Mora.

DANSES.

LA danſe eſt le paſſe-tems des Eſpagnols ; néanmoins ils ne danſent pas bien. Excepté le fandango leurs bals qui ne ſignifient rien, ne reſſemblent à rien, rappellent ces ſauts, ces gambades du prophete-roi, qui faiſoient dire à Madame David : *tout ami de l'Eternel, tout joueur de harpe, tout ſecrétaire du S. Eſprit qu'il eſt, mon mari eſt un baladin ſans grace, qui devroit rougir de ſi mal danſer.*

Flagellans.

Dans preſque toutes les villes en Eſpagne, il y a une confrérie de flagellans qui ſe rend tous les vendredis dans une grande ſalle attenante à une égliſe. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miſerere*; & chaque confrere à ſon tour déchire, en chantant, les épaules de ſon voiſin.

Si des hommes ſeuls ſe fouettoient, paſſe encore; un homme peut ſe fouetter, ſe meurtrir ſans conſéquence; ſa peau tannée, livide, couverte de poils, eſt faite

pour cela ; les meurtriſſures ſont cachées, les coups de fouets ne paroiſſent pas : mais des religieuſes, mais des novices charmantes ſe relevent les nuits exprès pour ſe fouetter !

MANUSCRITS.

SI l'on en croit les Eſpagnols, ce ſont eux qui poſſedent les manuſcrits les plus anciens & les plus authentiques.

On m'a ſérieuſement aſſuré que les chanoines de Valladolid avoient le mémoire manuſcrit des hardes, meubles & autres effets retrouvés après le déluge. Il eſt étonnant que le P. Macedo, Jéſuite Eſpagnol, ne faſſe pas mention de ce manuſcrit dans ſon commentaire ſur cet événement.

Ce Matin.

Les environs de Madrid ſont raviſſans. Je ſuis debout depuis quatre heures, l'orcheſtre de l'air venoit de commencer. Que le matin eſt beau quand il a plu la veille! Il a plu cette nuit, les feuilles ſont crues de moitié, il y a des bouquets par-tout. Les arbres, les plaines embaument, l'air ſent bon, le ciel eſt ſur la terre. Déjà j'ai fait deux lieux hors des portes : c'eſt le matin qu'il faut marcher ; on ne ſe fatigue pas, là roſée délaſſe, la terre humide donne des idées ; en marchant le jour on ne

penſe à rien ; la terre brûle, on craint de la toucher ; elle retentit ſous les pieds. Oui, c'eſt le matin qu'il faut vivre : c'eſt l'enfance du jour, c'eſt le tems heureux de la vie. Matin, charmant matin, oui, j'aime à vivre pour l'amour de toi!

VOILE.

JAMAIS une Eſpagnole, de quelque rang qu'elle ſoit, ne ſort à à pied ſans être voilée. On attribue le voile en Eſpagne à pluſieurs cauſes. C'eſt la chaleur du climat, diſent les uns ; c'eſt la coquetterie, la modeſtie, diſent les autres. On parieroit, on feroit bien, que c'eſt la coquetterie.

Popée, qui étoit charmante & rien moins que modeſte, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du viſage, pour donner ſans doute plus d'envie de voir le reſte ; & c'eſt ſi bien ce qui eſt caché qu'on veut

veut voir, que ſi les femmes ſe mettoient toutes nues, & qu'elles ſe couvriſſent ſeulement un doigt, ce ſeroit ce doigt qu'on voudroit voir.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

RIEN de plus inique que les jugemens rendus par l'Inquiſition.

Très-ſouvent l'homme qu'on a brûlé, ne ſavoit pas pourquoi on le brûloit. Semblable aux muets du grand-ſeigneur, les inquiſiteurs vous tuent ſans vous parler.

L'effigie de ceux que l'Inquiſition condamne, eſt ſuſpendue dans les égliſes. Les temples en Eſpagne ſont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit voir ſur le maître-autel ſainte Madelaine ou ſainte Théreſe, ou les noces de Cana, ou voit un bûcher, on voit

une jeune fille, un enfant, un vieillard qui expire dans les flammes.

Le nom des victimes eſt écrit au bas de chaque portrait. On y trouve des noms fameux; j'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodolphe Ponce de Léon, comte de Baylen; j'ai lu ceux de Louis Gonſalve, chanoine de Tolede, de Jean Fernandez, aſſiſtant de Séville, de Criſtophe Loſada, médecin de Louis Rojas, fils du comte de Rojas, qui chaſſa les Impériaux de Madrid, & qui partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Villavicioſa.

On y lit le nom de pluſieurs

étrangers, celui entr'autres de Jean Charus qui, déféré à l'Inquiſition, fut contraint, pour ſortir des priſons, d'abjurer la religion qu'il croyoit la meilleure.

Le chanoine Marſollier, auteur de la Vie du cardinal Ximenès & de celle de Henri VIII, roi d'Angleterre, a écrit l'hiſtoire de l'Inquiſition, dans laquelle on ne trouve pas un mot de ce que je viens de dire; mais ce chanoine, penſionné de la cour d'Eſpagne & payé pour mentir, a menti.

Mais l'Inquiſition ne s'immola jamais de victime plus intéreſſante que Cornelia Bohorquia, fille du marquis de Bohorquia, gouver-

neur de Valence. Rien n'égaloit la beauté de Bohorquia : l'archevêque de Séville la vit, en devint amoureux, la fit enlever, voulut assouvir ses desirs ; Bohorquia ne voulut pas : il la livra de rage à l'Inquisition ; elle fut condamnée & brûlée comme hérétique. Elle invoqua Dieu jusqu'au dernier moment ; elle crioit du milieu des flammes qu'elle le craignoit, qu'elle l'aimoit, & qu'elle le voyoit qui lui tendoit les bras.

Henri IV a été assassiné, & Torquemada, & Ferdinand, & Isabelle, inventeurs de l'Inquisition, sont tous les trois morts dans leurs lits !

LE PRADO.

DE toutes les promenades de Madrid, le Prado eſt la plus généralement fréquentée. C'eſt-là que tous les dimanches, quand il fait beau, les femmes vont étaler leur parure, & que les hommes vont admirer ce que la nature a fait de mieux pour embellir, pour égayer notre vie, qui, ſans les femmes, ſeroit une ſotte choſe.

Le Prado eſt orné d'allées & de fontaines. C'eſt dommage qu'on l'arroſe mal, qu'il y faſſe beaucoup de pouſſiere, & qu'on y rencontre ſous tous les arbres, ſur tous les bancs, des grouppes de catins qui,

augmentant à chaque pas qu'on fait, ſemblent ſortir de deſſous terre.

Dans une ville bien policée, les catins devroient avoir une promenade particuliere ; on devroit auſſi leur aſſigner une place aux ſpectacles, un banc à l'égliſe ; & pour demeurer, un quartier ſéparé. Cet uſage étoit autrefois établi en Angleterre ; on ne ſait trop pourquoi Henri VIII l'abolit. Sous les regnes précédens, les filles publiques demeuroient toutes au fauxbourg de Southwarck. Henri II avoit rendu une ordonnance très-ſage au ſujet de ces filles. On peut la voir dans la Deſcription de Londres, par Stow.

Notre-Dame d'Atocha.

Cette madone eſt la rivale de Notre-Dame du Pilier; les uns diſent qu'elle fait plus de miracles, les autres prétendent qu'elle en fait moins, les avis ſont partagés : quoi qu'il en ſoit, cent lampes d'or ou d'argent brûlent toujours devant elle; & le ſacriſtain aſſure qu'année courante on doit au moins quatre mille écus au marchand d'huile.

Quoique très-fameuſe & très-ancienne, il n'y a pas très-long-tems que Notre-Dame d'Atocha eſt connue en Eſpagne ; elle eſt originaire d'Arabie, où elle faiſoit

grand bruit du tems de S. Ephiphane, qui en parle comme d'une vierge conſommée dans la ſcience des miracles.

De toutes les madones que j'ai vues, Notre-Dame d'Atocha eſt celle que le ſculpteur a le plus ſoignée. Comme elle porte preſque toujours un manteau fort ample, & que ſa robe cache ſes pieds, il eſt difficile de juger de ſes formes; mais ſa figure eſt raviſſante: malheureuſement pour les amateurs, la fumée des lampes lui gâte le teint.

DES ORDRES.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte dont on traite ici les chevaliers de S. Jacques, de S. Charles, de Monteſa, d'Alcantara, &c. Sous peine d'être jeté dans le ruiſſeau, tout chevalier, dans la rue, eſt obligé de céder la droite au dernier manant qui la veut. Auſſi ces ordres établis pour payer le courage, ſont aujourd'hui tellement mépriſés, que les braves gens n'en veulent plus.

On a aboli en Eſpagne l'ordre *du Flambeau*; il falloit le laiſſer ſubſiſter, il rappelloit une époque

touchante ; il faiſoit ſouvenir des femmes de Tortoſe qui, aux dépens de la vie, défendirent leur ville & en repouſſerent l'ennemi.

L'Eſpagne compte un grand nombre de femmes héros. Après le ſiege de Leucate, les François victorieux trouverent quarante-quatre femmes vêtues en ſoldats.

Quand les Sarraſins, vainqueurs dans la Navarre, paſſent les Pyrénées, ravagent la Gaſcone, arrivent à Cordoue pour la défendre, jamais Sanche ne les eût vaincus ſans une femme Navarroiſe, qui tua leur général.

Par-tout au reſte il y eut des femmes de courage.

Vers la fin du ſiecle dernier les Chinois ſe révolterent. Junkia, un des principaux officiers de l'empereur ſe refugia auprès de ſa mere. Cette femme courageuſe refuſe de lui parler. *J'aime mieux*, dit-elle, *n'avoir point de fils, que d'en avoir un qui me déshonore ; qu'il s'en aille, je ne veux pas le voir.*

L'hiſtorien qui parlera un jour des troubles de Geneve, n'oubliera pas ſans doute que les Genevoiſes vouloient ſe défendre, & que ſi on les eût crues, le lac Léman n'eût charié, au lieu d'armes & de caſques, que des cadavres & des décombres.

J'offre des notes à l'hiſtorio-

graphie de Geneve : je lui dirai tout ce que j'ai vu ; je lui dirai que j'ai entendu une femme dire à ſon mari, en lui ôtant ſon caſque & en ſe le mettant ſur la tête : *Mon ami, vous le mettez mal ; c'eſt comme cela qu'il faut le mettre.*

Ames du Purgatoire.

Autrefois à Rome, dit Guichardin, il y avoit dans preſque toutes les rues des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Pluſieurs de ces comptoirs ſe tenoient dans les cabarets, & là on jouoit, tantôt à la courte paille, tantôt à l'as qui court, *la délivrance des ames.*

La même choſe ſe pratique en Eſpagne, ſous une forme différente ſeulement. Comme les jeux de haſard y ſont ſévérement défendus, on ne joue plus; mais on fait dire des meſſes, & l'on peut délivrer autant d'ames qu'on veut, à trente ſols par tête.

La Place-Major.

Parmi un assez grand nombre de places on distingue la Place-Major, qui est grande & belle, ornée de maisons & bordée d'arcades.

Ces arcades sont fort commodes ; malheureusement on n'en construit plus ; les dames disent que c'est vilain. Dans le tems que nos magistrats & nos gouverneurs alloient à pied, on leur fournissoit un abri & de l'ombre ; mais aujourd'hui qu'il n'y a que le peuple qui marche, peu importe qu'il brûle, ou qu'il se mouille.

GALIONS.

LES Eſpagnols appllent *galions* les vaiſſeaux qui vont deux fois par an chercher de l'or au Pérou. On les décharge à Porto-Bélo: les marchandiſes ſont tranſportées par terre à Panama, & de-là par mer à Lima. Les galions reviennent à Cadix de la même maniere & par le même chemin: leur arrivée cauſe une joie univerſelle, on chante le *Te Deum*. Ici on le chante pour rien, on le chanta pour la priſe de Penſacola, pour la priſe de la Maubile, & pour d'autres priſes qui ne valoient pas la peine ſeulement qu'on allumât un cierge.

CHARGES.

DEPUIS le miniſtere de Valenzuela, preſque toutes les charges ſe vendent.

On aſſure que Colbert diſoit : Quand le roi crée un office, Dieu crée en même tems un imbécille pour l'acheter. Ce mot très-ingénieux, mais étonnant dans la bouche d'un miniſtre, eſt ſur-tout vrai en Eſpagne.

Oile. Le Peuple.

J'ai oublié le nom eſpagnol. L'oile eſt un ragoût compoſé de toutes ſortes de viandes & de légumes. Une bonne oile, qui coûte quelquefois trente piaſtres, eſt, après la ſoupe à l'oignon & le bœuf à la mode, la meilleure choſe qu'on puiſſe manger.

Les eſpagnols ſeuls ſavent faire une bonne oile : il y a quelques jours que la Forêt qui croit ſavoir tout, m'en fit une ; je la fis jeter par la fenêtre.

Le peuple de Madrid eſt celui de tous les peuples peut-être qui

a le moins de nerf, le moins de caractere : on peut impunément doubler, tripler les impôts, il ne dit rien : les miniſtres ſont ce qu'ils veulent, il ne ſe plaint jamais ; ſi on lui parle du roi, il ſe recueille & ſe met, pour ainſi dire, à genoux pour écouter.

GOUTTEUX.

AU grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il ſemble que l'Eſpagne eſt leur patrie.

Bien des gens ſe ſont occupés à chercher des méthodes ſûres & faciles pour guérir la goutte. Ces prétendues découvertes n'ont ſervi qu'à enrichir quelques charlatans que le ſecret de procurer des cures palliatives a rendu célebres.

Mais un remede infaillible contre la goutte vient d'être découvert dans les montagnes de la principauté de Neuchatel, où il eſt connu ſous le nom de *biere de ſanté*.

Cette biere guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables que parce qu'elle ne ſavoit pas les guérir.

Sobriété des Espagnols.

Tel Eſpagnol qui jouit de quatre à cinq mille livres, ſe nourrit de champignons, de miel, d'eſcargots & d'œufs brouillés. Tel autre ne mange abſolument que de la ſoupe ; & quelle ſoupe encore ? De la ſoupe à l'eau, à l'huile. Medor n'en mangeroit pas ; Medor c'eſt mon chien.

A Dieu ne plaiſe que je condamne ici la tempérance des Eſpagnols ! Je m'en garde bien, je les félicite au contraire : la tempérance eſt une vertu ; & moi auſſi je ſuis tempérant, j'en dors bien mieux, je

me porte mieux, je vivrai plus.
Rien de ſi commun qu'un vieil
avare, parce qu'il mange peu.

CORDELIERS.

CONTRE l'uſage des ordres mendians, les Cordeliers ſont très-riches en Eſpagne ; mais il faut leur rendre juſtice ; ces moines ſont fort humbles ; car, malgré leurs richeſſes, ils continuent à mendier.

VAISSEAUX.

Vaisseaux.

Les frégates & les vaisseaux Espagnols, autrement construits que les nôtres, sont chargés d'un plus grand nombre de mâts qui les appesantissent & les empêchent de marcher.

On vient d'imaginer un vaisseau qui peut voguer sans le secours du vent; il est sans mâts, sans voiles, sans cordages. Il ne prendroit pas plus de six pieds d'eau: un enfant le feroit manœuvrer.

L'inventeur de ce bâtiment est un homme de génie, très-pauvre; le gouvernement ne l'encou-

rage pas, & ſon vaiſſeau reſte en carton.

Il eſt étonnant, le très-grand nombre d'inventions qui, faute d'encouragemens, reſtent dans le porte-feuille de leurs auteurs. Le génie n'eſt nulle part aſſez payé.

Fontenelle a dit: *Si j'avois toutes les vérités dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les donner.* Fontenelle avoit raiſon; le monde eſt un malade ingrat, qui bat & & mord ſa garde qui lui offre un bouillon.

Mendians.

Beaucoup de gens croient que la misere est un état, & que tel homme est fait pour mendier, comme tel autre est né pour devenir capitaine des dragons, ou général des Capucins.

Je n'entends rien à la fatalité, à la prédestination, à l'harmonie préétablie; mais les Espagnols devroient avoir, quoi qu'il en soit, des hospices pour leurs mendians. Il est affreux de rencontrer des malheureux qui n'ont point de bras, d'autres qui crient la faim, d'autres qui vous montrent une plaie.

Saragoſſe & Séville ſont les ſeules villes en Eſpagne où il y ait des aſyles pour les mendians.

J'ai parlé de l'hôpital de Saragoſſe : à Séville il y a trois hôpitaux, établis & dotés par l'infante Dona Iſabella.

L'hôpital de Dieu le Pere eſt fort riche : les maiſons de S. Iſidore, S. Clément & Notre-Dame de Miſéricorde le ſont beaucoup moins ; mais elles le ſont aſſez pour nourrir & habiller leurs pauvres, ſi ceux-ci veulent s'occuper.

On vient de conſtruire à Cadix un théatre qui a coûté des ſommes immenſes ; un hôpital eût coûté beaucoup moins à bâtir &

à renter. Plus qu'un autre je ſuis amateur du ſpectacle, il m'en coûteroit de m'en paſſer ; & très-volontiers néanmoins je m'abonnerois à ne plus voir de comédies, ſous condition de ne jamais rencontrer des pauvres.

Miel.

Virgile & S. Auguſtin, qui aimoient le miel à la folie, vanterent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il ſoit meilleur que celui de Madrid. Ce miel eſt excellent ; on en envoie en préſent à ſes amis, à ſes parens, comme nous leur envoyons en France du beurre de Bretagne & des pâtés de Perrigueux.

Foires. Bouffons. Grands d'Espagne.

Les foires en Eſpagne ſont très-peu conſidérables ; on n'y trouve jamais que de gros draps, de groſſes toiles, du menu bétail, des *eſparbilles* (1), des ſabots, de la corde & du grain.

L'uſage des bouffons n'eſt point aboli. On en rencontre pluſieurs à la cour ; le duc de Médina-Celi en a un, le duc d'Albe en a deux : on les dit tous les trois fort plaiſans.

(1) Souliers de cordes, & que l'on porte dans quelques provinces d'Eſpagne.

Les Grands-d'Eſpagne ne ſont pas ce qu'on croit en France, d'où on les voit de loin; il faut les voir ici, & dans les différens *ſitios*, & perſonne ne leur enviera le privilege qu'ils ont de parler au roi ſans avoir le chapeau bas.

Arbres Généalogiques.

C'est un plaisir de voir dans toutes les chambres des gentilshommes de Madrid, l'arbre généalogique de leur famille, buriné sur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, sans mousse, sans bois mort, sans aucune branche pourrie. On voit toujours à la tête de cet abre généalogique un ministre-d'état, un général, un amiral, &c. Jamais il n'est question de l'humble artisan ou du laboureur qui a donné naissance à cet homme illustre dont on prétend descendre ; on diroit que

le fondateur de la maiſon n'a jamais eu de pere, & ſouvent le plus honnête homme de la famille eſt quelquefois compté pour rien.

Clergé. Maisons. Asyles. Anecdote.

Le clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années. Le nombre des couvens diminue. Il eſt défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice ſans permiſſion. On compte en Eſpagne cinquante mille moines ; on en a compté le double. Le nombre des religieuſes diminue tous les jours.

Preſque toutes les maiſons ſont de briques : le dehors eſt orné de peinture ; cet ornement paroît bizarre. Les fenêtres ſont garnies de jalouſies & de grilles de fer.

Il n'y a que deux égliſes à Madrid qui aient conſervé le droit d'aſyle : là les voleurs & les aſſaſſins ſont en sûreté ; ils demeurent dans une chambre au haut de la tour : c'eſt le ſonneur ou le ſacriſtain qui les nourrit, & les dévots paient leur penſion.

Il y a quelque tems que l'ambaſſadeur de France ſe plaignoit que le prince des Aſturies lui parloit eſpagnol. En quelle langue, demanda le prince, le Dauphin parle-t-il à l'ambaſſadeur d'Eſpagne ? ... En françois ... Eh bien, puiſque l'ambaſſadeur de mon pere a appris le françois, que l'ambaſſadeur de France apprenne l'eſpagnol.

SOCIÉTÉS.

QUAND on arrive avec des lettres, on eſt bien reçu par-tout, des dames s'entend, car les Eſpagnols n'accueillent perſonne ; mais leurs femmes en revanche ſont ſi aimables, aiment tant les étrangers, les reçoivent ſi bien, qu'on ne regarde pas les maris, & qu'ils ſont là comme des meubles.

FRAISES.

ON s'eſt beaucoup moqué de l'uſage des fraiſes ou *godilles* ; on ne ſavoit pas que les Eſpagnols les inventerent pour cacher les goîtres auxquels ils ſont fort ſujets.

Hoffman, qui prétend que le goître eſt une maladie très-moderne, ſe trompe. Outre que Strabon & Tacite nous apprennent que de leur tems il y avoit parmi les peuples des Gaules & de l'Allemagne un nombre infini de crétins, on lit dans Procope, que Domitien, qui avoit un goître,

avoit inventé, pour le cacher, une ſorte de hauſſe-col qui lui couvroit les oreilles, le col & le bas du menton.

Le Prince-Evêque de Sion devroit bien engager les habitans du Valais à porter des hauſſe-cols coupés ſur le modele de celui de Domitien; alors on ne verroit plus à S. Maurice, à Pfin, à Leuck & dans tout le Valais, ces goîtres énormes qui font peine à voir, & qui ôtent l'appétit.

ENTERREMENS.

Il eſt ordonné par un nouvel édit, d'enterrer hors des portes ; mais les curés, pour ne pas perdre leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, continuent d'enterrer dans les égliſes, & viennent pendant la nuit exhumer le cadavre, qu'ils vont porter au cimetiere, pour obéir à la loi.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de brûler les morts; il ſeroit à ſouhaiter que cet uſage précieux pût renaître parmi nous. Outre que l'idée de la putréfaction ajoute à l'horreur que la mort nous

cauſe, outre que cette idée aide à nous conſoler des perſonnes que nous avons perdues, il ſeroit bien doux de pouvoir conſerver leurs cendres, d'avoir toujours ſous les yeux, de porter dans ſa poche, & de pouvoir de tems en tems coller ſa bouche ſur les triſtes reſtes de ce que nous avons le plus aimé.

Je donnerois cent louis, ma bague, ma montre, & beaucoup d'autres choſes pour avoir dans ma bonboniere les cendres de ma mere; je les préférerois mille fois à ſon portrait, qui n'eſt pas *elle*, qui ne lui reſſemble point, & que je ne peux pas porter ſur moi.

F I N.

TABLE.

Historiens. Pag. 1
Mules. 4
Observations particulieres. 6
Edits du Conseil. Ordonnances de police. 25
Antiquités. 28
Imprimeurs, Libraires. 31
Les Cafés. 34
Soies. 37
Tables d'Hôte. 41
Chevaux. 43
Cheminées. 45
Etat militaire. 47
Huile. 51
Contrefacteurs. 53
Chasse. 61
Grands Chemins. 62
Evéques. 67
Jours malheureux. 71

Les Rogations. 74
La Ducheſſe d'Albe. 75
Finances. 77
Suicide. 80
Cabinet, derniere Guerre. 83
Pélerinages. 90
Dès Petits-Maîtres. 93
Complimens. 97
Veille des grandes Fêtes. 99
Cachots. 101
Académies. 102
Eſcrocs. 105
Médecins. 107
Croix. 110
Religieuſes. 111
Lettres de Cachets. 115
Cierges. 118
Vieillards. 120
Temples. 122
Police. 127
Domeſtiques. 129
Auberges. 131
Vin. 137

Colleges. 138
De la Sieſte, ou *Méridienne.* 140
Hôpital général. 144
Landes. 146
Légumes. 149
Avares. 151
Guitare. 153
Mariages. 155
Fleuves. 158
Danſes. 162
Flagellans. 163
Manuſcrits. 165
Ce Matin. 166
Voile. 168
Jugemens de l'Inquiſition. 170
Le Prado. 174
Notre-Dame d'Atocha. 176
Des Ordres. 178
Ames du Purgatoire. 182
La Place-Major. 183
Galions. 184
Charges. 185
Oile. Le Peuple. 186

Goutteux. 188
Sobriété des Eſpagnols. 190
Cordeliers. 192
Vaiſſeaux. 193
Mendians. 195
Miel. 198
Foires. Bouffons. Grands-d'Eſpagne. 199
Arbres Généalogiques. 201
Clergé. Maiſons. Aſyles. Anecdote. 203
Sociétés. 205
Fraiſes. 206
Enterremens. 208

Fin de la Table.

*Les mêmes Editeurs qui viennent de mettre ſous preſſe l'*AMOUR *ou* Lettres de Juſtine & d'Alexis, *publiées par M. le Marquis* DE LANGLE, *croient pouvoir aſſurer que la frénéſie de l'amour n'a jamais été rendue avec plus de chaleur, plus de volupté & de chaſteté tout à la fois qu'elle n'eſt peinte dans la correſpondance de Juſtine & d'Alexis qui va paroître.*

920774

EYS/1105/76

3

F